

C.6-1 Éléments de théorie de la pensée et méthodologie

Emplacement

6. Cours de 1990 à 1993

6.1. Éléments de philosophie de la pensée et de méthodologie, 1990-1991, (EDM1-EDM71, 97 p.)

6.2. Éléments d'harmologie 1990-1991, (EH72-EH201, 157 p.)

6.3. Éléments de logique, 1990-1991 (EL202-EL321, 351 p.)

6.4. Éléments de méthodologie, 1990-1991 (EM322-EM363, 334 p.)

6.5. Éléments du platonisme, 1991-1992 (EP1-EP117, 147 p.)

6.6. Éléments de psychologie platonicienne, 91-92, (EP1-EPS114, 150 p.)

6.7. Éléments de rhétorique, 1991-1992 (ER1-ER300, 356 p.)

6.8. Cosmologie de Soloviev, 1991-1992 (SK1-SK65, 78 p.)

6.9. Théologie apocalyptique, 1992-1993 (AT1-AT71)

6.10. La guérison d'un homme né aveugle, 1992-1993 (GB1-GB85, 104 p.)

6.11. Éléments de la pensée, 1992-1993 (logique) (ED1-ED79)

6.12. Éléments de rhétorique, 1992-1993 (R1-R61, 70)

6.13. Éléments de philosophie de la culture, 1992-1993 (CF1-CF84, 92 p.)

Remarque: Ce cours utilise un interlignage plus large que le texte du cours original. Par conséquent, les références de l'ancienne version ne correspondent pas à la pagination actuelle de Word. C'est pourquoi la pagination originale est affichée systématiquement avec les lettres « EDM », qui signifient en Néerlandais : « Elementen Denk- en Methodeleer », Éléments de théorie de la pensée et méthodologie et correspondent à l'ancien numéro de page.

Introduction:

Ce cours porte sur la réalité, sur tout ce qui existe, sous toutes ses formes. Le mot grec ancien « to ontos » signifie « être », « exister ». Nous avons hérité de nombreuses intuitions à ce sujet de la culture grecque antique. C'est pourquoi nous parlons d'« ontologie », ou étude de l'être. L'existence de l'être est également le postulat de ce cours. Pourtant, pour nous, humains, la réalité demeure particulièrement complexe. Nous ne pouvons nous empêcher de nous limiter à des exemples. Nous le faisons par la généralisation. En généralisant – en tentant de saisir l'ensemble de l'existence – et en généralisant – en nous forgeant une vision d'ensemble –, nous pouvons nous faire une idée de la réalité. Nous aboutissons à des concepts et des jugements fondamentaux. Nous ordonnons la réalité, autour de nous et en nous-mêmes. Cela nous conduit à une harmologie, une théorie de l'ordre, et à la logique. Ce faisant, nous élaborons des concepts que nous utilisons pour formuler des

jugements. Nous essayons ensuite de relier ces jugements entre eux de manière cohérente et logique afin de former des jugements valides.

Voici les quatre principales parties de ce cours :

6-1 : *Éléments de théorie de la pensée et de méthodologie (exemples 1 à 10, p. EDM1)*

à EDM 71)),

6-2 : *harmologie (échantillons 11 à 25, p. HAR72 à HAR201),*

6-3 : *Logique (exemples 26 à 41, p. LOG202 à LOG321) et*

6-4 : *logique ou méthodologie appliquée (exemples 41 à 46, p. MET322 à 363).*

Les numéros de page des quatre parties se suivent simplement.

C.6-1 Éléments de théorie de la pensée et méthodologie

Sommaire : *Cliquez sur la section que vous souhaitez lire.*

Le titre	2
1.-- Ontologie. (08/11)	12
2. — La méthode ontologique. (12/15)	17
3.-- Phénoménal, rationnel, transempirique/transrationnel (16/19).	22
4.-- Tropologie : métaphore, métonymie, synecdoque. (20/27)	28
5. Les concepts ontologiques sont des concepts transcendants. (28/35)	39
6.-- Digression : catégories (lieux communs). (36/42)	51
7.— Les modalités aléthiques (« physiques »). (43/49).	60
9.— Étant inviolable (« saint »). (58/64)	81
10.— Les jugements ontologiques sont des jugements transcendants. (65/ 71)	91

EDM1

Le titre

Le terme « élément(s) » vient du grec ancien « stoicheion », « stoicheia » (lat. : « elementum/elementa »), signifiant littéralement « constituants explicatifs » d'un élément (le thème). Au sens du grec ancien, un « élément » désigne tout ce qui, pris dans son ensemble ou partiellement, rend quelque chose compréhensible (« sensible », « explicable »).

Modèles applicatifs (exemples)

(i) L'ancien Grec *Euclide d'Alexandrie* (Lat. : Euclide d'Alexandrie ; - 323/-283) a intitulé son célèbre ouvrage géométrique « *Stoicheia gèometrias* » (Éléments de géométrie).

(ii) *Saint Paul* (5/67), « l'Apôtre des Gentils », parle, dans son *Épître aux Galates et aux Colossiens*, des « éléments du monde » — par lesquels il entend « tout ce qui, dans son ensemble ou dans sa partie, rend le monde, tel que nous le vivons, compréhensible ».

Il pense, apparemment dans le contexte des théosophies antiques – ou de l'Antiquité tardive – (ces philosophies qui postulent un domaine transrationnel (surnaturel)), principalement à un certain nombre d'« esprits » (entités supérieures (êtres)) qui co-contrôlent le cours de notre monde tel qu'il est.

(iii) Près de nous : *Bourbaki, Éléments de mathématiques*, Paris, Hermann, 1939+. 'Bourbaki' est un groupe de jeunes mathématiciens français qui, inspirés par la Theorie der optimalen collectieen (1880) de Georg Cantor, ont contribué à fonder « les nouvelles mathématiques ».

Propédeutique

Au sens strict, les Grecs anciens comprenaient que les « éléments » désignaient les données de base (intuitions élémentaires) qui rendent quelque chose — par exemple la géométrie, la logique ou la théorie du raisonnement — compréhensible.

Ce cours est « propédeutique ». « Pro.paideia » ou « pro.paideuma » signifie donc « instruction introductive ou élémentaire ». Par exemple, dans *la Politeia* 536d (l'un des nombreux dialogues de *Platon* d'Athènes (-427/-347 ; fondateur de l'*Akadèmeia* (lat. : « academia », Académie)).

Adopter une approche propédeutique convient à un public qui n'a pratiquement jamais rien entendu de sérieux sur la logique (philosophie).

La logique philosophique (théorie de la pensée et méthode) peut désormais être rendue compréhensible de plusieurs manières.

1 – Ce cours fournit avant tout des informations, des détails et des analyses de données. Non pas au sens dilettante (superficiel et amateur, le dilettante se croit omniscient), ni au sens spécialisé (le spécialiste, contrairement au généraliste, est censé « tout savoir sur un sujet »), mais plutôt au sens de la culture générale, ce que l'on appelle le « principe de Harvard » à l'université Harvard : les spécialistes – par exemple, en sciences de l'éducation – sont censés y approfondir leurs connaissances générales afin de ne pas tomber dans ce que MacLuhan appelait « l'idiotie spécialisée » (un savoir spécialisé unilatéral).

2. Ce cours propose également une méthode, c'est-à-dire une approche raisonnée d'un domaine culturel. Il ne s'agit pas d'une mode (c'est-à-dire une vague d'intérêt passagère, même dans certains cercles philosophiques) ni d'une « idéologie » (c'est-à-dire une construction de pensée convaincue mais irréaliste).

Note : Anticipant ce qui va suivre, nous pouvons d'ores et déjà affirmer ceci concernant la méthode. A.N. Whitehead (1861/1947 ; avec B. Russell, l'un des fondateurs de la logique formalisée) a dit un jour que « toute la philosophie occidentale n'était qu'une suite de notes de bas de page sur Platon ». Cela n'a rien d'étonnant si l'on est familier avec la pensée de Platon : sa méthode est, après tout, la méthode hypothétique.

(i) Soit Platon, avec Socrate d'Athènes (Lat. : Socrate ; 369/-399 ; le maître de Platon), rencontre des présuppositions (en grec : 'hupotheseis', présuppositions, principes) et les soumet à un examen (par exemple les « hypothèses » de ses adversaires les plus notoires, les Protosophistes (-450/-350)) ;

(ii) ou bien il se promène dans Athènes, par exemple avec son professeur, prend des échantillons de la réalité et, afin de les rendre compréhensibles (« expliquer »), Platon avance des hypothèses (postulats, axiomes), -- qui peuvent ensuite être testées elles-mêmes.

Le cours.

Nous procédons comme le faisaient déjà les mathématiciens de l'Antiquité pour résoudre les problèmes.

Étant donné. -- La pensée réelle (raisonnement) et les théories existantes à ce sujet (logiques).

Question : Quels sont les « éléments » (totalités ou parties) qui rendent compréhensibles la pensée réelle des individus (y compris la nôtre) et les théories métalinguistiques (le « métalangage » est un langage sur le langage, par exemple le langage des logiciens) ? L'ensemble du cours présente cette structure duale : le donné et le questionné, le recherché.

EDM3

Logique philosophique.

Cette théorie de la pensée et de la méthode fait partie de la philosophie.

Remarque linguistique.

Les linguistes affirment que le mot néerlandais « wijs » signifiait à l'origine « savoir, être éclairé, être informé ». Un « sage » est-il quelqu'un qui sait, qui est au fait des dernières nouvelles et qui a une vision perspicace (de la vie et du cosmos) ? Le verbe « onderwijzen » (enseigner) doit être compris dans ce sens.

Remarque historico-religieuse.

Selon plusieurs spécialistes des religions, le mot néerlandais « wijs » présente des similitudes sémantiques avec, par exemple, le mot anglo-saxon « witch » (sorcière), ainsi qu'avec les mots russes « viëtsjtii » (sorcier) et « viëdma » (sorcière). En effet, au sein d'une civilisation archaïque (primitive), les magiciens étaient ceux qui se faisaient passer pour des personnes savantes. Le mot sanskrit « Veda » (nom des livres sacrés en Inde) serait également sémantiquement apparenté. « Veda » signifie « connaissance ».

Note : Ce que j'ai lu chez les postmodernistes (notamment New Age) – C. Castaneda, **De lessen van don Juan**, Amsterdam, 1972, qui relate

l'histoire d'un Américain ayant été l'apprenti d'un magicien amérindien – témoigne encore de ce fait historico-religieux : Don Juan est celui qui détient le savoir et, aussitôt, le rend communicable (en tant que sage, il enseigne). Dans la culture archaïque (primitive), après tout, le magicien (homme ou femme) possède en effet un savoir bien supérieur à celui du primitif ordinaire, grâce à des dons particuliers (notamment paranormaux) et à la formation reçue auprès d'un prédécesseur.

'Philosophie' (philosophie)

Selon la tradition, Puthagore de Samos (en latin : Puthagoras ; - 580/-500 ; fondateur de l'école pythagoricienne ancienne (paléopythagorisme)) aurait introduit le terme « filo.sophia », désignant l'intérêt pour la sagesse. Les termes grecs « sophos » (ou « sophia », sagesse), signifiant « sage », et « philos », signifiant ami de ou désireux de, ont été combinés en un seul mot par les Paléopythagoristes.

(i) Selon E. Dodds, un expert anglais en antiquité, Pythagore aurait affiché les caractéristiques d'un chaman sibérien (« homme-nous »).

(ii) En tout cas, l'école paléopythagoricienne était convaincue que notre « connaissance » est très limitée, que, par conséquent, la philosophie, une « connaissance » avancée, est elle aussi « très limitée ».

EDM4

L'homme sur Terre ne possède que des fragments de la réalité dans son intégralité, et non la totalité elle-même. C'est le principe inductif. Ces fragments sont « expliqués » et rendus compréhensibles par des hypothèses (suppositions), lesquelles sont elles-mêmes sujettes à l'erreur. C'est le fallibilisme paléophythagoricien (croyance en la faillibilité).

Or, il est vrai que, dans une culture archaïque-primitive, l'opinion publique — et les magiciens, en particulier — sont convaincus que l'essence (le noyau) de la « connaissance » provient d'êtres supérieurs (divinités, âmes).

Dans le même esprit, les Paléopythagoriciens étaient convaincus que seules les divinités possèdent la pleine sagesse et que la philosophie ne réussit pleinement que si elle est complétée par la perspicacité supérieure des êtres supérieurs.

À un certain moment, ce type de philosophie sera appelé « théosophie », c'est-à-dire philosophie guidée par le divin. On peut également parler de philosophie « mystique ». Par « mysticisme », on entend le fait que l'homme (en tant que penseur) agit de manière indépendante, mais non sans la correction (les moyens de perfectionnement) d'un être supérieur doté d'une sagesse infiniment plus grande. La vénération, par les écoles de philosophie, des Muses (« Mousai »), esprits originellement des montagnes, en est l'un des nombreux signes.

Mythe et philosophie.

Ne vous méprenez pas sur les Paléophythagoriciens : ils sont connus pour avoir fondé leur type de :

(1) Musique, di 'choreia', art de la danse (qui comprenait à la fois le chant (poésie) et la musique instrumentale et surtout la danse),

(2)a. Cosmologie, la description de l'univers (« astronomie », science des corps célestes),

(2)b. Mathématiques numériques (« arithmètikè », arithmétique) et mathématiques spatiales (« geomètria », géométrie).

L'ordre de la liste montre que les Paléophythagoriciens étaient avant tout des penseurs artistiques qui ont appréhendé l'univers, le cosmos, par le biais de la « choréie ». Le nombre et l'espace n'étaient pour eux que les instruments, l'infrastructure.

EDM5

Par ailleurs, si Dodds a raison (Pythagore était un chaman), alors cet aspect musical est tout à fait normal. Les chamans sibériens, en tant que porteurs de culture, étaient eux aussi musiciens, mais également

au service de la communauté. Ce qu'étaient aussi les Paléopythagoriciens.

Ce que l'on appelle aujourd'hui « le stade culturel mythique » repose sur une métonymie : le mythe, le récit sacré, est l'un des éléments principaux de la vie archaïque-primitive, dont il tire son nom. Au sens strict, le mythe est le récit où la force vitale surnaturelle, appelée « dunamis » (virtus) par les Grecs anciens, occupe une place centrale ; en réalité, c'est le récit qui domine pour ceux qui connaissent les religions primordiales.

On peut traduire « dunamis » par « âme », mais il faut alors l'entendre principalement comme « pouvoir de l'âme » ou « énergie de l'âme ». Le terme « substance de l'âme » est également correct, à condition de comprendre que « substance de l'âme » ou « fluide de l'âme » désigne non seulement la substance (la matière), mais aussi, et surtout, l'énergie, la puissance et la force.

Tout ce qui relève de la force vitale et lui est intimement lié (les divinités comme porteuses de cette force vitale ; la sorcellerie comme manipulation de cette force vitale (magie)) est abordé dans le mythe. Êtres, processus, énergies : voici le triple contenu.

Analyse des mythes

Il s'agit de l'examen rationnel du mythe. L'analyse mythologique actuelle présente trois propositions principales.

(i) Certains considèrent l'histoire du « nous », l'histoire sacrée (= mythe) comme simplement dépassée (une étape de l'enfance de la culture, purement pré-scientifique).

(ii) D'autres y voient des hypothèses qui, en tout cas, doivent être confrontées à la réalité.

(iii) D'autres encore estiment que certains mythes sont le seul moyen d'accéder à la connaissance lorsque la philosophie purement « rationnelle » (et les sciences spécialisées) s'avèrent insuffisantes. Par exemple, Platon d'Athènes : lorsque sa philosophie ne lui apporte

aucune réponse, il recourt à un mythe ou à un autre (qu'il interprète ensuite comme une simple hypothèse).

Chez Thalès de Milet (-624/-545 ; premier philosophe grec), figure de proue de l'école milésienne, on observe des signes clairs de critique des mythes traditionnels des Grecs.

En effet, à la place de tel ou tel mythe succède désormais la recherche rationnelle, « fusikè historia », l'étude de la nature véritable. Le stade dit mythique est ainsi dépassé, voire supplanté, par le stade rationnel de la philosophie, de la rhétorique et des sciences spécialisées.

Les Paléophythagoriciens vivaient à la fois dans le stade mythique (très musical) et dans le stade rationnel naissant. D'où la dualité de leur philosophie. Platon et une partie du platonisme (les néoplatoniciens en premier lieu) présentent également cette même dualité : mythe et raison (ou rationalité).

EDM6

Les Grecs anciens comme berceau.

Vous l'aurez déjà remarqué : les Grecs de l'Antiquité ! En effet.

(i) Certains contemporains souhaitent voir disparaître la notion d'« histoire ». Ils veulent même oublier tout ce qui est « antique » et, en particulier, « grec ancien ».

(ii) D'autres, notamment l'existentialiste Martin Heidegger (1889-1976, connu pour ses convictions nazies), voient en particulier dans la pensée grecque antique antérieure à la révolution socratico-platonicienne un modèle culturel jusqu'alors sans égal. Ce qui constitue une forme de « pristination » (tendance à retourner au passé).

Alors, quel est le véritable état des choses ? Le voici : si l'on ignore tout des Grecs anciens (et de leur histoire culturelle), on trouvera beaucoup de choses – même aujourd'hui – incompréhensibles. Autrement dit : la Grèce antique est l'un des principaux fondements de notre façon d'être. – Examinons cela de plus près.

a.1. O. Willmann, *Abriss der Philosophie (Philophische Propädeutik)*, Wien, 1959-5, 13, dit : la racine de notre philosophie (logique) et de notre philosophie appliquée (méthodologie) actuelles est le grec ancien.

a.2. EW Beth, *La philosophie des mathématiques (De Parménide à Bolzano)*, Anvers/Nimègue, 1944, démontre de manière convaincante que nos mathématiques, dans une large mesure, suivent les traces des Grecs anciens.

a.3. J. Rosmorduc, *De Thalès à Einstein (Histoire de la physique et de la chimie)*, Paris - Montréal, 1979, fait débiter notre physique et notre chimie avec les Grecs de l'Antiquité.

a.4. La médecine, précurseur de nos sciences humaines actuelles, trouve ses origines chez les Grecs anciens : O. Willmann, **Geschichte des Idealismus **, 1 (** Vorgeschichte und Geschichte des antiken Idealismus **, Braunschweig, 1907-2, 302), affirme : « Pythagore qualifiait la guérison (c'est-à-dire l'art de soigner) de plus haut degré de sagesse inhérente à l'homme parmi les réalisations humaines (*Iambl.Vi. Py.*, 82) ». Maintenir et rétablir la santé est, selon Pythagore, l'œuvre de la sagesse.

À l'inverse, la sagesse, sous la forme de sophrosophie, santé de l'âme, est immédiatement la condition première de la santé. Les Paléophythagoriciens, dans leur perspective artistique, considéraient la philosophie comme une grande doctrine de la santé, voire de la médecine.

a.5. R. Barthes, **L'aventure sémiologique**, Paris, 1985, vrl. oc, 86/165 (**L'ancienne rhétorique**), prouve comment nous, même aujourd'hui, dans le domaine de la théorie des signes (sciences de l'information et de la communication), et dans nos techniques de persuasion, sommes à la fois influencés par et pouvons apprendre des mêmes Grecs anciens et des traditions d'éloquence qu'ils ont jadis fondées.

En philosophie, le rôle fondateur des Grecs est incontestable. Même les déconstructionnistes, pourtant réputés (ces penseurs qui appliquent la « destruction » – l'investigation destructive des fondements, selon Heidegger – à l'ensemble de la tradition occidentale), admettent que nous pensons encore aujourd'hui profondément « grec ».

Conclusion

Les Grecs anciens — leur rhétorique, leurs sciences spécialisées, leur philosophie — ainsi que la Bible constituent l'élément fondamental qui rend nos problèmes actuels beaucoup plus compréhensibles.

Note -- *Historia Spécial* (Paris), juillet/août 1990, porte le titre « *La Grèce antique* ». Voici comment l'éditorial le présente.

« *La Grèce antique discutée* » (*Figaro littéraire* , 02.04.1990), --
« *Les mille et un Parthénons* » (*L'Express* , avril 1990)
« *Finalement, ces Anciens ne sont pas si fous* » (*Le Nouvel Observateur* , mai 1990)
« *La présence cachée de la jeunesse du monde* » (*Le Quotidien de Paris* , 1990 : avril).

Lorsqu'on tombe sur un tel titre dans les journaux, il est indéniable que la Grèce antique exerce encore une fascination.

Quinze siècles de civilisation judéo-chrétienne n'ont pas réussi à effacer de la mémoire le lourd héritage des Grecs anciens. Zeus, Athéna et Poséidon, le Parthénon et les Caryatides, les Jeux olympiques et l'oracle de Delphes, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Hippocrate.

Pensée rationnelle,

qui reste la nôtre, en ce début de XXI^e siècle, est directement enracinée dans la mentalité grecque. Mathématiques, astronomie, méthodes médicales, (...).

Ils présentèrent des axiomes et des théorèmes, la science de l'histoire, la philosophie, des tragédies et des comédies, un alphabet qui leur était propre, le diagnostic médical et le calcul des fractions. Ils

construisirent des temples et des théâtres, des routes et des colonnades, des gymnases et des écoles. (...) – Fin de l'éditorial.

Décision.

Suite à ce qui précède, nous situons déjà quelque peu le sujet de la première année de philosophie : la pensée, à la fois théorique (logique) et pratique (appliquée) (méthodologie), telle que principalement – mais pas exclusivement – les Grecs anciens nous l'ont enseignée.

EDM8

1.-- *Ontologie. (08/11)*

Avant d'aborder la logique et la méthodologie proprement dites, il nous faut en découvrir les fondements (c'est-à-dire les présuppositions et les hypothèses). Un premier fondement – celui de la logique et de la méthodologie traditionnelles – est ce que l'on appelle la théorie de la réalité ou l'ontologie, également connue sous le nom de métaphysique.

L'école éléatique.

Parménide d'Élée (Lat. : Parménide d'Élée) (-540/ ...) est le fondateur.

a. Nos sens peuvent nous tromper. Mais notre « compréhension de l'être » (l'entendement et la raison, ainsi que l'émotion) ne le peut pas. Du moins, pas si l'on procède méthodiquement.

b. Seul « l'être est », tandis que « le non-être n'est pas ». Cet « être » est unique et, considéré intérieurement, un, indivisible. Il l'est aussi dans le temps : il est éternellement présent. Tandis que tout ce qui apparaît et disparaît n'est pas plus « est » que « est ».

Voici quelques idées principales.

Disciple : Zénon d'Élée (lat. : Zenon, -500/...). Connus pour avoir défendu son maître et confrère penseur. L'une des techniques logiques de Zénon est : « Ni vous ni moi ne prouvons tout. »

Conséquence : les deux parties adverses ont des arguments pour, mais aussi des arguments contre. Indécision. Indécision.

Ontologie

En grec ancien, « être » se dit « on ». Son génitif est « ontos ». D'où le nom « ontologie », c'est-à-dire l'éducation de l'« être ».

Une théorie de la réalité qui recourt aux termes « être » et « essence » introduit une nuance : elle raisonne en termes d'identité totale ou partielle. C'est ce qu'on appelle la « pensée identitaire ».

Modèle applicatif (exemple).

Quand je dis « Cette fille là-bas est vraiment magnifique », j'identifie « cette fille là-bas » (sujet, original) à l'expression « vraiment magnifique ». Le verbe « est » indique une identification. Mais ici, elle n'est que partielle : en tant que figure féminine, cette fille là-bas est « vraiment magnifique ».

Hormis son apparence féminine, « cette fille là-bas » peut être tout sauf « si belle ».

Par ailleurs, l'identité partielle — c'est-à-dire ce qui est en partie identique et en partie différent (non identique) — est également appelée « analogie ». Ainsi, d'un point de vue ontologique, il existe une analogie entre « cette fille là-bas » et « si belle ».

Il peut paraître inhabituel d'envisager les choses sous l'angle de « l'identité », mais cela vaut la peine de faire l'effort.

EDM 9

Le caractère identitaire du discours ontologique apparaît encore plus clairement lorsqu'on considère brièvement la notion de tautologie. « Tauton », c'est la même chose. Une tautologie consiste à répéter la même chose. Par exemple : « La vérité est la vérité ». Ou, plus mathématiquement : « a est a » ($a = a$). Quiconque s'exprime ainsi se livre manifestement à un discours identitaire : une chose, après tout, coïncide totalement avec elle-même (relation réflexive, relation en boucle) – elle est totalement identifiable à elle-même. Elle n'est plus « analogue ».

La réalité comme vérifiabilité. Ou, plus précisément, comme découvrabilité.

Pourquoi la philosophie, tout d'abord, mais aussi – et de façon très marquée – la logique ou la méthodologie, s'intéressent-elles à la « réalité », à l'« être » ? Parce que le souci de vérifier, d'enquêter, gouverne ces deux branches du savoir. Il s'agit d'enquêter, de vérifier, que seules les « réalités » peuvent être étudiées. Tout ce qui est réel est, en tout cas, testable (vérifiable, confirmable ou falsifiable). Par quels moyens ? Pourquoi ? Parce que tout ce qui est détectable et, après investigation, trouvable, est réel quelque part.

Autrement dit, quelque chose qui ne serait pas « quelque chose » (réel) (quelle absurdité, quelle contradiction !) ne pourrait jamais être trouvé et identifié comme étant de cette nature. Toute enquête sur la véritable valeur d'une telle chose s'avérerait impossible.

Ontologie,

Comme les Éléatiques l'ont fondée, la réalité est donc immédiatement perçue (testabilité, découvrabilité, donc possibilité de recherche) d'un seul point de vue, celui de l'identité (l'ensemble ou l'analogie).

Explication.

Parménide, ayant trop identifié l'« être » à l'immuabilité (l'éternité), en vient à qualifier de « non-être », d'irréel, tout ce qui devient (apparaît et finit par périr). Platon, pourtant fervent partisan de l'éléatisation, s'y était déjà opposé. L'ontologie définit la « réalité » comme le « non-rien », comme le « quelque chose ». Quoi qu'il en soit, l'affirmation « Devenir n'est pas être » ne peut donc être formulée que dans un langage courant non ontologique. L'ontologue dira que le « devenir » est une forme possible de l'« être ».

On pourrait entendre dire : « J'ai rêvé la nuit dernière. Mais quel rêve irréel ! » Et pourtant : ontologiquement, le rêve n'est « pas rien », mais d'une manière déconcertante (pour notre conscience quotidienne).

On dit que le concept d'être est « tout-englobant » (« transcendantal »). Rien n'échappe à son emprise. Tout et tout de tout : voilà ce qu'est l'être.

Décision.

Le « réel » se limite-t-il à tout ce qui n'est pas « rien » au sens strict du terme ? Une fois encore : le langage ontologique diffère du langage courant, qui obéit à des règles différentes. Analyser ce « rien » comme étant testable, détectable et localisable en des termes identifiables, c'est retrouver certaines des caractéristiques principales de l'ontologie traditionnelle.

Note : Le terme « ontologie » n'a été introduit que tardivement : Johannes Clauberg (1622/1665 ; cartésien) a inventé le mot... pour une matière qui existait et était connue depuis longtemps.

Aristote à ce sujet.

Aristote de Stagire (surnommé « le Stagirite » (-384/-322)) fut l'un des nombreux disciples de Platon. Il affirme que la métaphysique est « la doctrine de l'être en tant qu'être ». Autrement dit : « la doctrine de l'être en tant qu'il est lui-même, l'« être » ». Dans le langage courant : « la doctrine de la réalité en tant que réalité ». On peut aussi dire : « la doctrine de la réalité en tant que telle ». – Qu'entend-on par là ?

(a) le sujet original est l'être, la réalité.

b) De cet « original » ou « sujet », on recherche un modèle (de pensée), c'est-à-dire quelque chose qui fournit des informations sur l'original ou le sujet. Le modèle, ici et maintenant, est l'essence même de l'être ou de la réalité.

(c) Cela s'apparente à la tautologie que nous venons d'évoquer : on cherche à comprendre ce que l'être peut être, son essence, sa forme essentielle. On cherche à saisir ce que l'être pourrait être réellement. Ce modèle constitue alors le prédicat (ce que l'on dit du sujet).

Caractéristique aristotélicienne.

Dans ses treize livres (A/N) de son ontologie, il caractérise ce qu'est, pour lui, l'ontologie.

1. « Première philosophie » – Ce qu'il appelait « physique » au sens antique (incluant tout ce qui étudie la « nature » humaine et extra-humaine (« fusis » en grec ; « natura » en latin) – ce que nous appelons aujourd'hui « psychologie »), est à ses yeux la « seconde philosophie ». C'est sur ce fondement qu'Aristote construit alors sa « première philosophie », c'est-à-dire une théorie de l'être.

2.a. « Apprenez-en davantage sur l'« arché » (= hupotheseis) ».

Les premiers penseurs, en Milèse, avec Thalès, recherchaient un ou plusieurs « archai », « principia », « principes » (mieux : présuppositions) permettant de comprendre la réalité de la nature. Aristote fait de même : sa métaphysique est une théorie des présuppositions, mais plus vaste et plus profonde que celle de ces premiers « philosophes de la nature » (en grec ancien : « fusio.logoi » ou « fusikoi »).

EDM11

Par ailleurs, tous les philosophes recherchaient une ou plusieurs « archai », des présuppositions, qui rendaient compréhensible leur expérience de la nature (c'est-à-dire la réalité dans son ensemble). Platon, en particulier, insiste sur la méthode hypothétique.

2.b. « Sagesse » ou « philosophie ». – Nous l'avons déjà précisé *dans EDM 03*. L'ontologie est, au sens le plus pur, la sagesse, ou plutôt l'amour de la sagesse. C'était l'un des principaux fondements du paléopythagorisme et du platonisme.

2.c. « Théologique », doctrine de la divinité. – Pour Parménide (*EDM 08*), l'« Être » était divin. Aristote conserve ce fait, déjà traditionnel à son époque. – « S'appuyer sur la tradition est, pour Aristote, une méthode » (selon Otto Willmann). Cela transparaît clairement dans sa caractérisation du sujet principal de sa philosophie.

Aristote est le grand systématicien de l'ontologie. Dans ce domaine, il a été un pionnier. L'Antiquité tardive, le Moyen Âge (avec saint Thomas d'Aquin en tête) et les Modernes – tous se réfèrent, concernant la théorie de la réalité, à ce géant qu'est Aristote.

Incidentement : le premier manuel systématique d'ontologie est celui de *Franciscus Suarez* (1548/1617 ; l'une des figures de proue de la scolastique espagnole) : *Metaphysicarum disputationum tomi II* , Salamanque, 1597.

Remarque : On ne s'attendait pas à ce que nous présentions une énième ontologie systématique, comme c'est souvent le cas. Non : en tant que platoniciens, nous rejetons toute systématisation radicale.

Pourquoi ? Parce que nous ne disposons que d'échantillons (méthode inductive) de la réalité, et non de la réalité dans son intégralité. Construire un système ontologique radicalement clos est donc vain.

Décision générale

Nous concluons ainsi la section historique.

(1) C'est clair : l'ontologie est une théorie de la réalité. La réalité en général. – Les sciences spécialisées traitent d'un ou plusieurs points de la réalité totale et sont, de ce fait, spécialisées. Tellement spécialisées, en effet, qu'elles frôlent l'« obsession spécialisée » (MacLuhan). Une telle chose est impossible pour le véritable ontologue.

(2) L'« être » englobe tout, car il désigne tout ce qui n'est pas le néant (« quelque chose » au sens le plus large du terme). Même l'absurde est encore « quelque chose », à savoir quelque chose de dénué de sens, d'absurde et donc d'impossible. C'est le fondement des démonstrations par l'absurde (en mathématiques).

EDM12

2.-- La méthode ontologique. (12/15)

On peut appliquer une méthode d'investigation existentielle (analyse de la réalité) de plusieurs manières. Pour l'instant, nous nous en tiendrons au pragmatiste américain Charles Sanders Peirce (1839-1914).

Échantillon bibliographique.

-- *K. Oehler, Uebers., Ch.S. Peirce, Ueber die Klarheit unserer Gedanken* (Comment rendre claires les idées durables), Frankf. un. Main, V. Klostermann, 1968, à gauche. 105 et suiv.;

-- Elisabeth Walther, Hrsg., Ch.S. Peirce, *Die Festigung der Ueberzeugung und other Schriften*, Baden-Baden, sd, vrl. 49 et suiv.

À cet égard, Peirce parle du fondement (de la justification) d'une opinion. Il distingue trois méthodes erronées et une méthode juste. La méthode juste ne s'attache ni aux opinions que l'on entretient soi-même, ni à celles cultivées de manière orthodoxe (qui présupposent ce qu'affirment d'autres, contemporains ou prédécesseurs), ni à ce qui nous paraît « raisonnablement justifiable » (ce qui implique la culture de propositions préconçues, « a priori »). Non : l'opinion juste se fonde sur le « réel » (ce qui est réel). Ce qui revient à l'ontologie.

A.1.-- Méthode de ténacité.

L'exemple de Peirce. -- « Je me souviens qu'un jour, quelqu'un a essayé, avec beaucoup de sérieux, de me convaincre de ne pas lire un certain journal, de peur que, influencé par ce journal, je ne change d'avis sur le libre-échange (...). » (E. Walther, oc., 49).

En effet : la personne obstinée s'y entraîne.

(i) un problème

(ii) 1 invariablement

(ii) 2. Il/Elle résout le problème exactement de la même manière. Il/Elle considère alors sa propre perspective comme « la (vraie) réalité ». Cette méthode fondamentalement simple est celle de beaucoup, car elle – selon Peirce – renforce le narcissisme (la vanité, l'égoïsme).

Peirce cite ici l'exemple de l'autruche : elle se protège des stimuli désagréables en enfouissant sa tête dans le sable. De même, l'homme obstiné confond son opinion tenace avec la réalité. Il devient ainsi « irréel », c'est-à-dire déconnecté de la réalité.

A.2.-- Méthode d'autorité.

En néerlandais, il ne faut pas confondre « oprecht » (qui signifie avouer honnêtement) avec « rechtzinnig » ou « orthodoxe » (« qui croit justement »). La personne orthodoxe croit que la seule justification sûre de son opinion personnelle réside dans le sentiment social ou « commun » (partagé). Comme le dit Peirce : la disposition sociale,

présente en chaque être humain sous quelque forme que ce soit, est la source de la méthode de l'orthodoxie.

EDM13

1. *Synchrone.*

Prenons l'exemple d'un État totalitaire (État nazi, État soviétique) : dès lors qu'ils adoptent une pensée totalitaire, les citoyens abandonnent leurs propres opinions, voire le droit à l'opinion. Seuls les membres du Parti ou de la Nomenklatura (liste des personnalités soviétiques les plus influentes) détiennent le pouvoir décisionnel.

Ceux qui détiennent le pouvoir excellent dans un domaine particulièrement frappant : la suppression de l'information (des sources) ! Ce faisant, ils répriment inconsciemment les vérités gênantes. Ce faisant, ils répriment consciemment, et surtout, ces mêmes vérités gênantes.

Les livres, les magazines, les émissions de radio, bref, tout ce qui peut introduire des informations intrusives peut avoir exactement le même effet que celui que redoutent les obstinés : le doute qui s'installe chez ceux qui détiennent le pouvoir. Les Inquisitions, aujourd'hui si regrettées par l'Église catholique romaine (il y en a eu trois), constituent une forme de cette méthode d'orthodoxie. Quiconque ne manifeste pas l'« enseignement » (la « doctrine ») correct est de facto suspect, donc dénoncé et condamnable.

« La méthode de l'autorité », déclara Peirce, résigné, « contrôlera toujours la grande masse du peuple. »

2. *Diachronique.*

Dans ce cas précis, il ne s'agit pas de contemporains « exemplaires » (idéaux) – par exemple, des membres d'un parti – mais de prédécesseurs : des ancêtres issus d'une culture archaïque-primitive, de grandes figures ou de mouvements marquants des cultures classique, moderne ou postmoderne. Le pouvoir de l'habitude (de l'ordre établi) pousse tout simplement les individus à s'accrocher à ce qui leur a été inculqué.

Que ce soit de manière synchronique ou diachronique, les figures d'autorité – la personne « autoritaire » – perçoivent comme « réalité » ce que le groupe, dirigé par les autres (qui prétendent tout savoir), considère comme tel. Mais – et c'est là le même paradoxe –, précisément en s'isolant au sein d'un groupe (un « pilier », comme on dirait aujourd'hui), la personne « orthodoxe » risque de se déconnecter de la réalité. Nous l'avons constaté à maintes reprises, notamment dans les systèmes autoritaires, qu'ils soient religieux ou purement politiques.

EDM14

A.3. Méthode préférée (méthode *a priori*).

Le terme « *a priori* », en tant que présupposition, est un terme ancien que Peirce actualise dans un nouveau contexte. Écoutons comment il le caractérise.

(1) Il convient de laisser s'exprimer librement les préférences dites « naturelles » (évidentes, ou du moins perçues comme telles). Mais laissons les individus dialoguer entre eux, « sous l'influence » de leurs préférences. Les préférences sont unilatérales. Mais dans le dialogue, ces différentes préférences se manifestent comme un vaste ensemble de perspectives (pensons au perspektivisme de Nietzsche) sur un même thème (Elis. Walther, *oc.*, 52).

(2) Jusqu'ici aucun problème. Des réserves plus sérieuses apparaissent chez Peirce lorsqu'il note que les partisans de la méthode d'apriorité qualifient leurs opinions – même sous forme de dialogue et collectivement – de « réalité » lorsqu'ils identifient simplement (désassimilent) leur type de pensée avec la « raison ».

Peirce accuse non seulement Platon (*remarque* : sur certaines pages, Platon donne effectivement cette impression), mais aussi les grands Modernes Descartes (fondateur de la philosophie moderne ; René Descartes (1596/1650)), Leibniz (le cartésien ; Gottfried W. Leibniz (1646/1716)), Kant (le grand critique du nationalisme des Lumières ; Emmanuel Kant (1724/1804)), Hegel (le dialecticien, maître de Marx ; Georg Friedrich Hegel (1770/1831)) de surévaluer leurs propres idées préférées comme étant « conformes à la raison ».

Nous laissons ouverte la question de savoir dans quelle mesure Peirce a raison dans sa critique des quatre plus grands penseurs modernes : Peirce observe que, sous une forme ou une autre, même ces penseurs célèbres succombent à des idées « préconçues » (mais jamais testées, et encore moins vérifiées (jugées correctes)).

Un exemple . – L'affirmation selon laquelle l'homme agit toujours de manière égoïste. « Égoïste » signifie, ici et maintenant, que certaines actions procurent à l'homme plus de plaisir que d'autres. – Cette affirmation ne repose sur aucun fait établi dans notre monde. Pourtant, elle est transmise comme « la seule théorie “rationnelle” » par un certain nombre de personnes. (Elis. Walther, oc., 53).

Conclusion. – Comme dans les deux cas précédents : il existe un risque que, malgré tout dialogue, on devienne « irréel », au sens platonicien du terme : « paraphron », pensant en parallèle de la réalité. Cf. *Platon , Dialogue des Lois* 649d, *Sophistes* 228d (paraphrosune).

EDM15

Note : Ce que l'on appelle « pluralisme » (égalité des droits pour les opinions et les cultures) ou « démocratie » (égalité des droits dans tous les domaines, y compris la liberté de pensée) trouve son fondement ici : les opinions préférentielles, individuelles ou particulières – de préférence universelles –, s'appliquent de manière quasi absolue. Le concept de « multiculturalisme », si populaire dans les milieux postmodernes et, surtout, New Age, exprime peut-être le mieux cette méthode de préférence à l'époque (1990).

B.-- Méthode scientifique.

Les trois méthodes précédentes souffrent d'un défaut majeur : la réalité est identifiée, interprétée, par une forme d'intuition subjective (sujet individuel, je ; sujet collectif, nous). Ce qui peut être tout à fait juste. Mais cette intuition manque de vérification (EDM 09). Platoniciennement : l'intuition n'est, initialement, dans de tels cas, qu'une hypothèse, une présupposition. Rien de plus. – Peirce : si nous

qualifions quelque chose de « vrai », cela présuppose que nous nous appuyons sur quelque chose, c'est-à-dire sur une réalité.

1. La « réalité » est, selon Peirce, ce sur quoi nos processus de pensée (concepts, idées, jugements, raisonnements) n'exercent aucune influence, mais qui, au contraire, les influence et les détermine. « Laissez l'être être », disait Heidegger. Laissez la réalité être elle-même. Ce que l'on appelle aussi « objectivité », fidélité à la réalité. Ainsi, on échappe à l'autisme des méthodes.

2. Le « réel » est ce qui demeure invariablement ce qu'il est en soi, indépendamment de nos processus de pensée. Peirce nomme cela « permanence externe » (existence indépendante de notre point de vue subjectif). Parménide, au passage, l'exprime ainsi : « être selon soi » (kath'heauto).

En bref : Peirce identifie la « réalité » à tout ce qui présente des caractéristiques (conditions), dans la mesure où celles-ci sont indépendantes de tout ce que nous imaginons qu'elles sont (ou devraient être).

Cf. Cl. Oehler, oc,80 et suiv. (Réalité/ Réalité).

Il est clair que Peirce qualifie de « scientifique » ce qui est ontologiquement valide. Une ontologie plus ou moins inconsciente sous-tend ses propos.

Une remarque : pratiquement tous les individus présentent les quatre types de pensée (objective, idiosyncrasique, orthodoxe, aprioritaire), selon le sujet traité.

EDM16

3.-- *Phénoménal, rationnel, transempirique/transrationnel* (16/19).

Nous avons vu, lors *de la conférence EDM 09*, que tout ce qui est réel est, de facto, testable (peut être trouvé d'une manière ou d'une autre). Or, la nature même du test, et ce qu'il devrait être, fait l'objet d'un vif débat. De manière générale, on peut distinguer trois propositions.

Rue de la bibliothèque :

-- IM Bochenski, *Méthodes philosophiques dans la science moderne* (// allemand : *Die zeitgenössischen Denkmethode*), Utr./Antw., 1961, 77v. (Que signifie « vérifiable » ?);

-- Fourmi. -Augustin Cournot (1801/1877), *Matérialisme, vitalisme, rationalisme* (*Etude sur l'emploi des données de la science en philosophie*), 1875.

UN. -- Le théorème de Hans Reichenbach.

H. Reichenbach (1891-1953) est l'une des figures les plus importantes du néopositivisme (positivisme logique ou linguistique ; également appelé empirisme logique). En 1928, il fonde la Société de philosophie empirique (Gesellschaft für empirische Philosophie) à Berlin. En 1930, avec *Rudolf Carnap* , il fonde la revue *Erkenntnis* (Annalen der Philosophie). Dans un esprit empiriste, il établit une liste de possibilités de vérification qui revêt une grande importance ontologique.

un.-- L'évaluation technique.

Un positiviste (ou empiriste) est très difficile à convaincre. Cependant, lorsqu'on lui présente une possibilité technique de confronter une hypothèse à la réalité, il se laisse très facilement convaincre.

Dans certains cas, cependant, cela s'avère irréalisable (et non « impossible » en théorie). Par exemple, la température du Soleil, comme celle de toute étoile de ce type, est très élevée, surtout en son cœur. Or, la mesurer avec un instrument quelconque (un thermomètre) est impraticable. Conclusion : les tests techniques sont irréalisables.

b. Les essais physiques.

Un positiviste peut encore être convaincu si l'on peut prouver que quelque chose est entièrement conforme aux lois de la nature.

Un petit exemple amusant : quiconque s'expose au soleil sur une plage constatera rapidement que le soleil émet effectivement de la chaleur. Jusqu'ici, rien ne contredit les lois de la nature. L'empiriste logique peut donc l'accepter comme une réalité.

c.-- Les tests logiques.

Un positiviste, bien que très empirique (convaincu par les preuves matérielles), ne dédaigne pas la logique et la méthodologie. Lorsqu'il est prouvé qu'une chose (concept, jugement, raisonnement) ne contient aucune absurdité (contradiction, incohérence), il estime acceptable de la considérer comme « réelle » – paradoxalement : celui qui est bronzé ne présente, pour l'instant, aucune contradiction logique (est exempt de contradiction).

EDM17

d. Tests transempiriques.

Reichenbach lui-même – selon Bochenski – donne l'exemple suivant.

L'affirmation d'un adepte d'une secte religieuse est sans appel : « Les chats sont des êtres divins. » Pour Reichenbach, en bon empiriste logique, la réponse est claire : quiconque souhaite prouver la « réalité » d'une telle chose doit disposer de tests transempiriques. En tout état de cause, pourvu que ces tests ne contredisent pas les certitudes techniques, physiques ou logiques, un empiriste logique peut – nous insistons sur le terme « peut » – en principe supposer l'existence d'une certaine « réalité ».

Note-- A.-A. Cournot – « le philosophe-gouverneur » (dans le style du Scientiste du XIXe siècle) – a un jour parlé de « transrationnel », de ce qui transcende tout ce que la ratio, la raison, peut établir avec certitude.

Conclusion. – L'intention du positiviste, dans cette doctrine de la vérification, est de garantir la vérifiabilité de nos processus de pensée (compréhension, jugement, raisonnement). Cela implique la possibilité de déterminer si un tel processus de pensée est vrai (réel, vérifié) ou faux (faux, réfuté). Ce qui relève de la pure sensibilité.

B. -- Phénoménal, rationnel, transempirique (transrationnel).

Que cache donc une telle attitude empiriste ? La structure tripartite suivante :

1. -- Point de vue phénoménal

« Empeiria », l'expérience immédiate (la perception), disaient les Grecs anciens. Ce qu'ils appelaient « fainomenon » (phénomène, apparence, mieux : ce qui est immédiatement donné) – pluriel : « fainomena » – est la seule chose qui soit prise dans une attitude purement phénoménale et déclarée « réelle ».

Ainsi, les sceptiques anciens, médiévaux et modernes : le sceptique doute de tout sauf des phénomènes (il est phénoméniste). Ceux-ci sont, de toute évidence, « certains ».

Les phénoménologues, à la manière d'Edmund Husserl (1859/1939), doutent de tout sauf des « phénomènes » vécus dans leur propre vie intérieure. Les behavioristes américains (Thorndike, Watson) et les psychoréflexologues russes (Pavlov, Bechterev) doutent de tout sauf du comportement extérieur (et donc, en principe, observable par tous).

Ce mode de pensée est qualifié, dans le langage biblique traditionnel, de pensée « terrestre ». La terre et ce qu'elle observe sont considérés comme des certitudes absolues.

EDM18

2.-- *Point de vue rationnel.*

Outre l'« empeireia » (l'observation directe), base de tout l'empirisme (positivisme), il y avait, pour les Grecs anciens, le « logismos », le raisonnement.

Le rationaliste, au sens strict, adhère à ce qui est rationnellement prouvable, indépendamment des phénomènes.

En effet, notre « ratio », notre raison, notre rationalité, transcende – et à juste titre – les phénomènes. La raison, en ce sens limité, trouve sa place dans l'inobservable. Le rationalisme cohérent a quelque chose d'« irréel » car il dépasse les limites étroites de l'empirisme.

3.-- *Point de vue transempirique (transrationnel).*

Il apparaît clairement que la femme adepte de cette secte, qui déclare que les chats sont des « êtres divins », n'agit certes pas de manière phénoménale, mais elle n'est pas non plus simplement rationnelle – ces

deux attitudes étant traditionnellement « terrestres » (bibliques) et « séculières » (c'est-à-dire séculières, mondaines) – mais plutôt de manière transempirique, transrationnelle. Toutes les religions – dans la mesure où elles le sont encore aujourd'hui, compte tenu de la modernisation rapide – soutiennent, dans leur fondement même, des « réalités » sur des bases transrationnelles.

Décision.

Le concept de « réel » a revêtu au moins trois variantes au cours de l'histoire de la philosophie. Ce qui est clair pour quiconque peut percevoir est « réel » au sens phénoménal. Ce qui est clair pour quiconque peut raisonner est « réel » au sens rationnel (l'empirisme en est une forme). Ce qui est clair pour quiconque maîtrise les observations transempiriques et le raisonnement transrationnel est « réel » au sens transrationnel.

Relisez l'ordre de la liste de Reichenbach : après le phénoménal (technique, physique) le rationnel (logique) ; après le logique (qui est déjà « transempirique », dans un certain sens) le transempirique.

Actualités.

Certains, sous l'influence du rationalisme des Lumières, pensent que le transempirique-transrationnel n'a plus de rôle à jouer, compte tenu de la modernité.

Mais écoutons attentivement ce que le professeur Pedru Radita, spécialiste de la culture et de l'histoire tziganes, a récemment (mi-1990) révélé. Plus précisément : Nicolae Ceaușescu et son épouse Elena étaient tziganes. Elena, par exemple, était une analphabète notoire qui vendait autrefois des graines de tournesol.

EDM19

Selon le chef gitan Pedru Radita (qui a acquis une certaine notoriété en Roumanie après la chute de Ceaușescu), la duplicité était une caractéristique majeure des Ceaușescu.

anti -tzigane traditionnel, présent en Roumanie depuis le XIII^e siècle.

b1.-- Il est connu que de nombreux Gitans vivent encore, dans une large mesure, dans le stade mythique et pratiquent la magie (*EDM 05*). « En 1964, Nicolae et Elena ont donc rendu visite à un magicien noir (*note* : un sorcier qui n'hésite pas à recourir à des pratiques drastiques, voire immorales) en Égypte.

« Moyennant une somme importante – dix mille dollars –, cet homme promet, grâce à des pratiques occultes (c'est-à-dire surnaturelles, paranormales), de faire en sorte que le couple Ceaușescu dégage un pouvoir magique tel que, par exemple, le peuple, à leur vue, les acclamerait spontanément. » Ainsi parla Radita. À cette occasion, la magie fut promise pour un quart de siècle.

b2. – Afin de prolonger son mandat d'un an, Ceaușescu rendit visite au sage. Or, en décembre 1989, le Conducator (chef) était en visite officielle en Iran. La visite au magicien en Égypte fut donc immédiatement reportée.

La conséquence, selon Radita, fut que lorsque Nicolae apparut au balcon traditionnel le 20 décembre, la magie n'opéra plus. « Voilà l'explication de sa chute », déclara Radita.

Explication.

(i) Que les Ceaușescu étaient des gitans, qu'ils se soient rendus en Égypte auprès d'un sauveur, qu'ils aient été régulièrement acclamés : tout cela est vérifiable de manière phénoménale et, en principe, prouvable. Qu'ils aient été renversés, le monde entier le sait.

(ii) Il est probable que leur comportement – par exemple, le fait de consulter des personnes dotées de dons surnaturels – puisse s'expliquer rationnellement d'une manière ou d'une autre. L'idée que leur chute ait été causée par un événement relève de la sagesse historique, et donc de la rationalité.

(iii) Que les acclamations régulières fussent dues avant tout à l'Homme du peuple et à son influence, et que leur chute fût uniquement ou du moins principalement due à une négligence quant aux visites de renouvellement, transcende à la fois le phénoménal et le rationnel. Un fait transrationnel a peut-être été à l'œuvre. Mais qui en apportera une preuve rationnelle rigoureuse ?

EDM20

4.-- Tropologie : métaphore, métonymie, synecdoque. (20/27)

En grec ancien, « tropos » signifie à l'origine troupe (trope), tour. Dans un texte, « troupe » désigne une expression idiomatique (phrase).

Rue de la bibliothèque :

-- A. Mussche, *Poétique néerlandaise* , Bruxelles, 1948, 34/75 (L'Image);

-- H. Morier, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique* , Paris, 1981-2, 670/742 (*Métaphore*), 743/793 (*Métonymie* }, 1102/1119 (*Synecdoque*) ;

-- Nicolas Ruwet, trad., *Roman Jakobson, Essais de linguistique générale* , Paris, 1963 (note : analyse approfondie de la métaphore et de la métonymie ; R. Jakobson (1896/1982 ; linguiste américain d'origine russe, a fondé le célèbre Cercle linguistique de Moscou en 1915, au sein duquel le formalisme russe (concernant le texte) a vu le jour) ;

-- Groupe Mu (« Mu » est une lettre grecque) (= J. Dubois et autres), *Rhétorique générale* , Paris, 1982-2 (fl. 91/122 (*Les métasèmes* **1.** Synecdoque (102/106),- **2.a.** Métaphore (106/117) et **2.b.** Métonymie (117/120)).

Note : dans un sens textuel et savant, le « métasème » (Fr. : « métasème ») est défini comme « une figure de style ou d'expression qui remplace un sémème (= expression linguistique) par un autre sémème ».

Remarque : Ce procédé narratif est fréquent non seulement en études textuelles (linguistique et littérature), mais aussi dans toutes les sciences humaines et les disciplines philosophiques connexes. Prenons l'exemple de Jacques Lacan (1901-1981), psychanalyste français qui a

interprété Freud de manière très personnelle, et qui a adopté les définitions de Jakobson.

A.-- La métaphore.

C. Stutterheim, Jr., **Het bewust 'metafoor'**, Amsterdam, 1941 (cité dans A. Mussche, oc. 40) indique brillamment la méthode cachée dans, par exemple, une métaphore, une métonymie ou une synecdoque.

Un dicton sans couleur est **(i)** remplacé et **(ii)** surtout raccourci en une métaphore colorée.

a.-- Le colonel A. a combattu, à Aceh, avec autant de bravoure qu'un lion.

Le colonel A. était, à Aceh, aussi courageux qu'un lion.

Une analogie (similitude partielle, différence partielle) s'applique ici : le colonel A. présente au moins une caractéristique (trait commun) que l'on retrouve également chez le lion (« bravoure »). Identité partielle.

b.-- Le colonel A., à Aceh, s'est battu comme un lion.

Le colonel A., à Aceh, était comme un lion.

L'analogie permet une substitution par une expression abrégée.

c.-- Le colonel A., à Aceh, était un lion.

EDM21

On voit ici la nature identitaire du verbe « être » (*EDM 08*) à l'œuvre : puisqu'il y a une identité partielle (analogie), on peut raccourcir le discours et dire : « Le colonel A. était un lion ».

Non seulement les verbes, mais aussi les noms sont identifiables.

d.-- Colonel A., le Lion d'Aceh.

Colonel A., ce lion ! Colonel A., le lion !

Après une série de transformations, la métaphore surgit soudain, claire et logiquement justifiée à cent pour cent.

Modèle théorique.

La théorie des modèles s'exprime en termes d'« original » (= sujet, thème) et de « modèle » (représentation ; -- prédicat, identification). Cf. *EDM 10*.

Le « modèle » (image, représentation) fournit des informations sur l'original que l'on cherche à caractériser.

Appliqué ici : concernant le manuscrit original, Col. A., à Aceh, le texte évoque le « lion » comme modèle (de l'original). Autrement dit : le manuscrit inconnu Col. A., à Aceh, l'original, est mieux connu grâce au modèle connu du lion.

Modèle applicatif.

G. Fricke, *Volksbuch deutscher Dichtung*, Berlin, 1938, 372, cite un poème du Fr. Nietzsche (1844/1900 ; penseur nihiliste), qui n'est pas inconnu par ailleurs : *Ecce homo* (les mots latins avec lesquels, selon l'Évangile, Pilate montre Jésus torturé au peuple), -- « voici l'homme ».

Oui, je suis toujours en vie !	2.-- Licht wird alles, was ich
Oui, je sais d'où je viens !	faire,
	Tout ce que j'entreprends
Ungesättigt, gleich der Flamme, devient léger,	
Insaturée, tout comme la	
flamme,	Kohle, alles was ich lasse:
	Chou, tout ce que je laisse
Glühe und verzehr' ich mich.	derrière moi :
Je rayonne et me consume.	
	Flamme bin ich sicherlich!
	Je suis assurément une
	flamme !

L'analogie domine ce court texte poétique.

Nietzsche se considère comme une flamme dévorante qui ne laisse derrière elle que des cendres (« Kohle ») ; il se considère comme cette flamme : « Flamme bin ich ». Bien qu'il s'inscrive dans la « destruction » (Heidegger) de la grande tradition, notamment platonicienne, il reste néanmoins très traditionnel dans l'usage des analogies, en l'occurrence l'analogie métaphorique.

EDM22

B.-- Métonymie.

Nous adoptons le modèle d'Aristote.

a. Manger des pommes contribue à une bonne santé.

Manger des pommes est également bon pour la santé.

L'analogie est ici métonymique : il existe bel et bien un lien – une cohérence causale – entre la consommation de pommes et la santé. Ce n'est plus la similarité, comme dans la métaphore, mais la cohérence qui constitue l'analogie (identité partielle).

Remarque : Il est évident que l'ensemble (un ensemble d'éléments ayant des caractéristiques identiques (propriétés communes), qui représentent invariablement une similarité) est la base de la métaphore.

Le système (ou constitution), constitué d'un ensemble d'éléments possédant une caractéristique identique (propriété commune), à savoir l'appartenance à une même totalité (un même tout), est le fondement de la métonymie. En particulier : les pommes, le fait de les manger, l'effet bénéfique sur la santé — ces trois éléments forment un système dynamique ou une cohérence.

b. Les pommes contribuent à la santé. Ou encore, les pommes rendent une personne en bonne santé.

Les pommes sont bonnes pour la santé.

Les tropes sont **(i)** des substitutions (d'un sémème par un autre), **(ii)** Incluez cette abréviation. Ici : la consommation de pommes et les pommes elles-mêmes forment un seul et même lien (de l'acte (la consommation) et de l'objet (les pommes consommées)) ; il s'agit d'une première métonymie ; la consommation de pommes et son effet sur la santé forment un seul et même lien (de cause à effet) ; il s'agit d'une seconde métonymie.

c.-- La consommation saine (de pommes).

Les pommes saines.

Les transformations, dans le style de Stutterheim, aboutissent à une base parfaitement logique de la métonymie.

Remarquez comment le verbe « être » représente non seulement la similarité, mais aussi la cohérence. « Être » est à la fois métaphorique et métonymique. Autrement dit : le concept d'« être » englobe à la fois l'ensemble et le système.

Modèle-théorique . -- À propos des pommes, -- à propos de les manger (original, sujet) on parle en termes de santé (causant) (modèle, prédicat).

Modèle applicatif.

Heribert Menzel (1906/...), *Die Fahne der Kameradschaft* (dans : G. Fricke, *Volksbuch deutscher Dichtung* , Berlin, 1938, 408). Ici, la similarité et la cohérence sont présentées, l'accent étant mis sur la cohérence.

EDM23

Le poème n'est pas, en soi, particulièrement spectaculaire, mais il rend la connexion métonymique (cohésion) ressentie d'une manière « existentielle » (profondément ressentie, émotionnelle).

1. In dieser Fahne, Kamerad, Sind du und ich verbunden. Wo sie uns leuchtet, Kamerad,	Dans cette bannière, camarade, Sommes-nous connectés ? Là où cette bannière est une lumière pour nous, camarade L'Allemagne est-elle également concernée ?
2. Wo, immer, die Fahne weht, Kamerad trifft Kameraden. Nous sommes heureux et heureux, Ist in den Kreis laden.	concernée ? 2. Partout où flotte la bannière, Un camarade rencontre l'autre. Quiconque est fidèle et joyeux autour de la bannière se tient debout, Elle est la bienvenue dans notre cercle.

3. Ce n'est donc pas un foyer loin de chez soi. 3. Ainsi, personne n'est sans abri.

Und ohne Ziel und Streben. Toujours sans but ni ambition.

Wer schwor, der sucht die Fahne bloß Qui a juré (le serment d'allégeance),

Il cherche simplement la bannière

Und tritt ins helle Leben. Et elle accède à la vie pure.

Ce poème s'inscrit dans un contexte nazi : une idée centrale, l'Allemagne ; une cohérence, le drapeau (en tant que symbole). On y rencontre une métonymie en devenir. L'expérience est métonymique, car on perçoit le drapeau comme l'unité de ceux qui servent l'Allemagne en tant que « camarades ». Mais l'expression n'est qu'une métonymie en formation : on dit « Dans le drapeau, nous sommes unis » et non « Ce drapeau, c'est nous ». « Die Fahne der Kameradschaft » devient simplement « Die Fahne » lorsque la métonymie est complète. Vu sous cet angle, le poème est peu convaincant : la substitution par abréviation est insuffisante.

C.-- La synecdoque.

Ce terme grec ancien, « sun.ek.dochè », signifie cosignification. La question est : qu'est-ce qui est cosigné exactement ?

KA Krüger, Deutsche Literaturkunde (in Charakterbildern und Abrissen) , Dantzig, 1910, 155, l'exprime comme suit.

Soit l'ensemble est remplacé par l'un de ses éléments (« das Einzelne », au singulier, désigne l'élément), soit le système (le tout) est remplacé par l'un de ses sous-systèmes (parties). Mais de telle sorte que mentionner l'un implique également l'autre (par connotation). Cette formulation abstraite, mais correcte, devient claire dans les exemples.

EDM24

Synecdoque métaphorique.

« Les pommes sont bonnes pour la santé » peut tout aussi bien se traduire par « Une pomme est bonne pour la santé ». Pourquoi ? Parce que dans la deuxième phrase, « pomme » désigne les « pommes » (c'est-à-dire un élément de l'ensemble des pommes) de la première phrase. Toutes les pommes non mentionnées (complémentation) sont, après tout, également signifiées par le terme « pomme » en vertu d'une analogie (analogie de similitude).

Un inspecteur, en visite dans l'établissement, déclare : « Le matin, un enseignant est à l'heure à la porte de l'école. » Il fait bien sûr référence, à travers ce cas précis, à l'ensemble des enseignants.

La synecdoque métaphorique peut également être inversée : l'inspecteur voit un enseignant qui commet une erreur (l'exemple ou l'élément) et dit : « Eh bien, c'est comme ça que sont les enseignants. » Dans l'ensemble universel, les éléments sont également visés — ici : cet enseignant fautif.

Synecdoque métonymique.

On peut nommer une partie (sous-système, hyposystème) et désigner l'ensemble (système). Inversement, un acheteur potentiel d'un magasin demande lors des négociations : « Quel est votre prix pour franchir le seuil ? »

L'acheteur pressé parle de « seuil », mais il désigne aussi l'ensemble (le magasin entier), dont le seuil animé constitue la valeur économique. On peut aussi formuler le raisonnement inverse : « Quel est le prix pour la maison entière ? », où « aussi » désigne naturellement le seuil (le magasin), une partie du tout.

Un conseiller spirituel affirme être responsable de cinq mille « âmes ». Le terme « âmes » englobe les êtres humains dans leur intégralité, dont les âmes immortelles ne constituent qu'un aspect. À l'inverse, un prêtre peut dire qu'il « s'occupe des gens » (c'est-à-dire de leurs âmes, objet principal de sa vie de conseiller spirituel).

Décision.

La portée identitaire du verbe « être » peut être clarifiée comme suit.

a. Synecdoque métaphorique : « Un seul professeur – c'est tous les professeurs » (inversé : « Tous les professeurs – c'est celui-ci, ici et maintenant »).

b. Synecdoque métonymique : « Le seuil, -- c'est toute la maison » (inversé : « Cette maison là-bas, -- c'est le seuil (sous-entendu, signifiant aussi : ce qui constitue sa valeur) »).

Le terme « être » désigne, outre la testabilité, un ensemble et un système (soutenus par la similarité et la cohérence en tant que connexion, relation). L'identité totale et surtout partielle sont exprimées par « être ».

EDM25

Modèle théorique.

Le co-signifié (original) est évoqué en termes du nommé (« signifié ») (modèle), qui fournit des informations concernant le co-signifié.

Tropologique

Parler ainsi, en dissimulant et en ne disant qu'indirectement, raccourcit tout en remplaçant. Cela contient donc un métasème, qui remplace un sémème (le co-signifié) par un autre sémème (le signifié ou mentionné clairement). Cf. *EDM 20*.

L'« être », non pas singulier, ni ambigu, mais identitaire.

Le grand mathématicien-logicien Gottlob Frege (1848/1925) et le positiviste linguistique Bertrand Russell (1872/1970) ont affirmé que les termes « être » et « être » souffrent d'une telle polynomialité qu'ils sont — certainement dans les sciences exactes — totalement inutilisables.

Argumentation.

Le sens descriptif.

1. Identité totale :

« Grietje est simplement Grietje » (pensez aux paroles de Pilate : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit »).

2. Identité partielle (analogie) :

« Jan est un garçon » (appartient à l'ensemble « garçons ») ; « Le seuil, c'est-à-dire toute la maison » (appartient à l'ensemble de la maison). — Autres significations :

a. existence nue (être réel) : « Dieu est » (au sens de « Dieu existe réellement ») ;

b. « Grietje est une fille » (possède le mode d'être de « fille ») (ici, nous avons la paire « existence (existence réelle) / essence (mode d'être) »). — Une signification exprimant un jugement de valeur (= axiologique) : « Être honnête est bien (moralement bon) ».

Décision.

Les termes « être » et « être » (et leurs équivalents) sont tellement ambigus qu'ils deviennent vagues et totalement inutilisables pour toute pensée exacte ou même simplement précise.

La réponse.

O. Willmann, *Abriss*, Wien, 1959-5, 453, donne la réponse aristotélicienne à cette objection.

Aristote, lorsqu'il parle de concepts englobants — « un », « ens », l'être, — « einai », « esse », l'être, — « unité », etc. —, affirme très explicitement, en tant qu'ontologue, qu'ils sont si généraux (transcendants ou englobants, — applicables à tout donné) qu'ils sont inutilisables pour décrire quelque chose de singulier ou de particulier, ou même simplement d'universel (au sens non englobant).

Cf. Métaphore 10 : 2 ; Péri Hermès (= l'interprétation) 3, en fin de compte. — Frege et Russell auraient pu le savoir.

EDM26

On trouve un petit exemple de la mention superflue de « Sein », « Seiendes », « Dasein », etc., dans certaines pages de Heidegger, qui accuse l'Occident traditionnel d'avoir « oublié l'être ». « Seinsvergessenheit », dit-il.

C'est possible. Mais la question de savoir si l'« être » émergera de cet oubli séculaire, lorsqu'on « jongle » sans cesse avec les termes de

l'ontologie à la manière de Heidegger, et notamment avec celui d'« être », est une autre affaire.

En ce sens, Frege et Russell ont tout à fait raison.

La réponse.

Le Dr Simo Knuutila/Prof. Jaakko Hintikka, éd., La logique de l'être (Études historiques), Dordrecht, 1985, aborde notre question.

L'Antiquité (concernant la doctrine aristotélicienne des « catégories » (= concepts fondamentaux, concepts de base), la scolastique médiévale (concernant les théories médiévales de la prédication et la théorie concernant l'analogie de saint Thomas, figure par excellence du Moyen Âge ecclésiastique) et les temps modernes (concernant Immanuel Kant, les penseurs des Lumières, qui affirmaient que « l'existence actuelle n'est pas un prédicat ») sont abordés.

Ce livre critique l'idée selon laquelle les concepts d'« être » et d'« être » seraient totalement inutilisables, car trop ambigus.

Selon nous, la réfutation de Frege/Russell se résume à ceci :

- a.** « être » n'est pas ambigu (il exprime, outre la testabilité (existence/essence), des connexions (métaphoriques et métonymiques)) ;
- b.** « son/sa ...
- c.** « être » est analogue, car il exprime à la fois la multiplicité (non-identité) et l'unité (identité) simultanément, sauf lorsqu'il exprime des identités totales (comme « Grietje est simplement Grietje »).

Cf. EDM 08 : 'zijn(de)' est identitaire, exprimant à la fois l'identité totale et - généralement - l'identité partielle.

La réponse.

Voici une troisième réponse à Frege/Russell.

Frege et Russell se considèrent comme des représentants de la rationalité moderne (EDM 05). Or, la néo-rhétorique, par exemple celle de Chaim Perelman (1912-1984 ; professeur de logique, d'éthique

(philosophie morale) et de métaphysique à l'ULB (Université libre de Bruxelles) jusqu'en 1975), postule qu'outre le type exact de raison (rationalité) prévalant dans les sciences spécialisées, il existe un type de raison (rationalité) non exact mais tout aussi valable.

EDM27

La raison naturelle et quotidienne possède une exactitude qui lui est propre, laquelle, naturellement, n'a pas le degré exact d'*akribeia* (exactitude) caractéristique des mathématiques et des sciences spécialisées mathématisées (l'incarnation même de la précision), mais qui permet néanmoins aux gens, dans le langage courant, de se comprendre parfaitement et avec une extrême précision, jour après jour.

1. *Par ailleurs*, l'ontologie traditionnelle abandonne elle aussi l'usage courant du langage et la rationalité, mais ne va généralement pas jusqu'à introduire des acribées mathématiques. En ce sens, l'ontologie se situe entre l'usage précis et l'usage rationnel courant du langage.

2. Il y a plus, et un paradoxe : pour rendre compréhensible le sens exact des expressions mathématiques et mathématisées, un professeur ou un manuel de mathématiques ou de sciences mathématisées utilise... (sans surprise) le langage courant, celui que tout le monde emploie. Ce langage courant, qu'il soit ou non associé à un langage spécialisé, n'est donc pas si inutilisable.

Décision.

Pour **(1)** des raisons ontologiques (Aristote met en garde contre l'usage « superflu » des verbes « être » et « être ») ; Knuutila et Hintikka analysent l'usage de la langue d'un point de vue historique) et

(2) En termes néo-rhétoriques (critique perelmanienne de l'utilisation monolithique du langage concernant la raison et le comportement rationnel au nom d'une « nouvelle rhétorique », qui, bien que n'utilisant pas de langages exacts, revendique néanmoins - et à juste titre - une *akribeia* (exactitude) rationnelle), nous affirmons que « être » et « être » - ainsi que tous les termes qui, avec un son différent,

expriment la même chose - sont identifiables et donc effectivement utilisables... dans une certaine mesure.

Un exemple.

Un mariologue a, à l'époque, consacré une leçon entière à prouver (!) que Notre-Dame, Marie :

(i) était en effet « être » et

(ii) ainsi aussi 'un', 'vrai', 'bon (= précieux)'.

Si l'on sait que tout ce qui « est » manifeste l'unité, la vérité (la sensibilité, la compréhensibilité) et la « bonté » (au sens de « valeur »), alors il s'agit d'un raisonnement fallacieux que d'en déduire que, par exemple, Marie, comme tout ce qui a existé, existe et existera, est ontologiquement une, vraie et « bonne ». À l'instar du langage redondant d'un Heidegger, le langage de ce mariologue était lui aussi redondant (superflu, n'apportant rien de nouveau). Au risque de sombrer dans un discours ontologique stérile.

EDM28

5. Les concepts ontologiques sont des concepts transcendants. (28/35)

Nous sommes en train de « fonder » la théorie de la pensée et ses applications (méthodes), de lui fournir une base (prémisse, hypothèse).

Le premier point abordé, après les concepts introductifs, est la théorie des concepts. En effet, la logique, du moins traditionnellement, commence par une théorie du concept (de l'idée).

1.-- Théorie conceptuelle générale . (28/31).

Ch. Lahr, *Cours de philosophie*, I (*Psychologie/Logique*), Paris, 1933-27, 491, déclare qu'un concept est « une représentation dans l'esprit (= intellect et raison ainsi que disposition), spécifiquement la représentation d'un objet de pensée ou de connaissance ».

D'un point de vue phénoménologique (c'est-à-dire en tenant compte de ce qui donne la priorité à l'expérience directe), il serait préférable de réorganiser cette définition (définition du concept) :

(1) un objet (= donné, quelque chose, des circonstances),
(2) dans la mesure où elle est présente dans notre esprit sous la forme d'une représentation (représentation, image) de celle-ci.

Ou, selon les Éléatiques (EDM 08) : « (1) étant, (2) dans la mesure où dans notre esprit ». Dans la mesure où la « réalité » apparaît dans notre esprit, il y a compréhension de cette réalité.

Remarque-- Pourquoi corrigeons-nous légèrement la formulation du Père Lahr ? Pour le bien de notre base ontologique ! *Silvio Senn, An sich* (*Skizze zu einer Begriffsgeschichte*), dans : *Philosophica Gandensia* , New Series, 10 (1972), 80/96, souligne que, d'après *Parménide Poème didactique* - 8:29 - l'objectivité caractéristique est le grand enjeu.

Ou, comme nous l'a appris EDM 15 : « méthode scientifique », qui est en phase avec la réalité. « Être (...) keitai kath'heauto » (L'être se trouve en lui-même (cf. l'allemand « an sich », littéralement « selon lui-même »)).

De plus : comment pourrions-nous nous interroger sur l'exactitude de nos connaissances et de nos pensées (concepts), si nous ne possédions qu'une représentation mentale, sans aucun contact avec ce qui est représenté ? Non : la réalité elle-même (« kath' heauto ») est présente dans notre esprit sous forme d'idées, qui la représentent plus ou moins fidèlement.

La position de G. Jacoby.

G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung* , Stuttgart, 1962, affirme que la logique traditionnelle et ses applications reposent toutes sur

- (1) réalités (« circonstances », dit-il)
- (2) dans la mesure où ils sont identifiables par analyse.

EDM29

Il n'est probablement plus nécessaire de préciser ce que signifie « identitaire ». Autrement dit : G. Jacoby, spécialiste de la logique traditionnelle, souligne, dans la pure tradition, que

- (1) réalité (= ontologie),

(2) examinée pour son identité totale ou partielle, constitue l'essence de la logique.

Le terme.

Il ne faut pas confondre « terme » et « mot » : un terme peut désigner un ensemble de mots. Le terme est l'expression orale ou écrite (la formulation) d'un concept.

Dans le langage du pragmaticien Ch. S. Peirce : le signe de pensée (= concept) est enregistré dans des signes parlés ou écrits.

Par exemple, le concept de « belle fille » englobe plus d'un mot lorsqu'il est exprimé en mots, mais forme un seul terme.

Contenu et portée.

En latin médiéval : comprehensio (contenu) et extensio (étendue).

A -- Le contenu du concept.

C'est ce que notre esprit sait et pense (Peircien : la marque de la pensée). Par exemple : « belle fille ».

B. -- La portée du concept.

Il s'agit de l'ensemble des données (« toedrachten » dans la terminologie de G. Jacoby ; « zijnde » en éléatique) dont le contenu du concept peut être affirmé, « énoncé ». Par exemple, toutes les belles filles, ce qui correspond au contenu « belle fille », — contenu qui peut être vérifié (EDM 09 : testabilité).

Décision.

Le contenu et la portée sont aisément représentés par l'expression : « tout ce qui caractérise une belle fille » (**1.** « belle fille » au centre constitue le contenu ; **2.** « tout ce qui... est » constitue la portée). Les mots « tout ce qui... est » désignent l'ensemble auquel le concept s'applique ; les mots « belle fille » désignent la caractéristique commune (identique ou partiellement identique chez toutes les filles, quelles que soient leurs différences).

Hénologie.

« Hen » en grec ancien signifie « une ». « Hénologie » signifie la doctrine concernant tout ce qui est un. -- Eh bien, nous pouvons aussi dire la

même chose hénologiquement (la doctrine de l'unité) : « dans la multitude des belles filles (étendue), le contenu conceptuel « belle fille » est l'unité (contenu).

Contenu/étendue

Il devrait être clair que plus le contenu est riche, plus la portée est restreinte : le contenu « fille » fait référence à beaucoup plus d'individus (éléments) que le contenu « belle fille », dont la portée est clairement plus petite.

EDM 30

Les limites du concept.-- transcendantal (universel/particulier/singulier).

Traditionnellement, on distingue deux grands types d'idées, à savoir les concepts « catégoriques » (non exhaustifs) et les concepts « transcendants » (exhaustifs).

un.-- Les concepts catégoriels.

En grec ancien, le mot « catégorie » signifie « concept (fondamental) ».

a.1 .-- Le concept singulier (individuel, singulier).

Le nom propre, généralement avec une majuscule, désigne spécifiquement un seul individu (élément d'un ensemble). « Singleton ».

a.2.-- Le concept privé.

Cela s'applique à plusieurs membres d'un ensemble, mais pas à tous ; cela concerne plutôt certains éléments de l'ensemble. Par exemple : « Certaines filles sont belles ».

a.3.-- Le concept universel (général).

Une telle idée s'applique à tous, voire à tous les éléments possibles du champ d'application d'un concept. – Par exemple : « Toutes les filles dignes du nom... ».

Remarque : Pourquoi corrigeons-nous « tous » en « tous les cas possibles » ? Parce que « tous » n'exprime pas clairement qu'il concerne

« tous les cas possibles » (instances, éléments). Ce qui peut impliquer un « ensemble infini ».

Remarque : Il a toujours été admis que les choses, surtout celles qui nous entourent, sont singulières. Mais le romantisme (fin du XVIII^e siècle et suivantes) portait un intérêt particulier à tout ce qui est individuel (une culture, une personnalité, une coutume populaire, etc.).

Ils ont développé une théorie idiographique (représentant l'unique, le singulier) de la conception. À l'inverse, on a proposé une théorie nomothétique de la conception (la théorie classique-traditionnelle).

En grec ancien, « nomos » signifie « loi », une règle qui s'applique à tous les cas. « Nomothétique » signifie « tout ce qui présuppose l'universel (ou, si nécessaire, le particulier) ».

Remarque : Les sciences spécialisées telles que l'histoire et la géographie contiennent une très grande quantité de termes idiographiques : Napoléon, par exemple, ou l'Escaut (il n'y a qu'un seul Napoléon ou qu'un seul Escaldu !).

Cf. M. Müller/ A. Halder, Herders kleines philosophisches Wörterbuch, Bâle/Freiburg/Vienne, 1959-2, 28 (Le romantisme et ses concepts idiographiques).

b. Les concepts transcendants ou englobants.

EDM 09 nous a appris cela (et comment), par exemple, que le concept d'« être » est englobant tout.

EDM31

Que personne ne confonde le « transcendantal » scolastique avec, par exemple, le « transcendantal » kantien (ce qui précède toute conscience de la réalité, tout en constituant néanmoins la condition de possibilité (= préposition) de la conscience).

Le « transcendantal » est une forme d'« universel ». Tout ce qui est englobe tout et tout de tout. En effet, le non-rien est, mais quelque chose. Autrement, il serait le « rien » absolu (le néant absolu).

c. La relation « transcendantale/catégorique ».

Ce point a déjà été abordé dans EDM 27. « Utile... dans une certaine mesure ».

a/ Par exemple, on dit : « Une belle fille est « quelque chose » qui... ». Dans une telle phrase, le terme « quelque chose » a du sens, car il attend une spécification catégorique.

b/ Lorsqu'on dit « une fille est quelque chose », on tombe dans la redondance, -- à moins de vouloir démontrer que le concept de « quelque chose » (être) englobe également cela, dans sa nature englobante.

On peut donc aussi vendre de l'humour ontologique : « Une fille est quelque chose. » Ce que, bien sûr, tout le monde sait.

II.-- Ontologique (transcendantal) théorie des concepts (31/35).

O. Willmann, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung*, Kempten/Munich, 1909, 61f., mentionne la liste traditionnelle des « transcendants ».

A.-- 1 . Sur, ens, être. -- Ajoutons immédiatement à cela le contenu principal de « l'être », à savoir l'existence et l'essence (EDM 25), c'est-à-dire l'existence actuelle et le mode d'être.

2.a. Ti, un liquide, quelque chose, -- étant, dans la mesure où il est distinguable de quelque chose d'autre.

2.b. Pragma, res, chose, -- être, dans la mesure où il existe en soi, indépendamment de la subjectivité (EDM 15); pensez à 'réel', actuel, et 'réalité', réalité.

2.c. Ajoutons à cela : morphè, forma, (forme de l'être, qui est, dans la mesure où elle se distingue des autres par son mode d'être. -- parce qu'elle possède son propre « être » ou essence.

Remarque : Le concept de « forme ». – Il ne faut pas le confondre avec la forme spatio-mathématique, qui s’oppose, par exemple en géométrie ou en mécanique, au « contenu » ou à la « matière » (substance). Ainsi : une statuette en or (statuette = forme ; or = matière, substance).

L’essence ou la forme, en abrégé, dans le cas de la statuette en or, englobe à la fois la configuration géométrique (l’agencement des parties) et la matière.

EDM32

Par ailleurs, la forme de l’être a traditionnellement trois rôles (fonctions) :

a. par la forme essentielle, quelque chose a une apparence propre (eidos ou idée), une « existence » propre ;

b. cette même forme essentielle régit cette chose, fonctionne comme un principe (présupposition), à savoir

b1. cette forme est orientée vers le contrôle (cybernétique) et introduit la téléologie (téléologie) - quelque chose est orienté vers un but parce qu’il possède une forme essentielle -;

b.2. cette forme est normative (« métron », mensura, mesure, ou modus, mesure) - quelque chose est régi dans son comportement (cours) par sa forme essentielle.

En résumé : la forme assure la distinction (par rapport au reste, dichotomie ou complémentarité) et régit à la fois le cours orienté vers un but et le comportement.

B.-- 1. Hen, unum, l’unique.

Tout ce qui possède une forme essentielle (est quelque chose, est une chose) présente des similitudes et des liens. Voir ci-dessus EDM 20 (*métaphore : similitude*), 22 (*métonymie : lien*), 23 (*synecdoque : similitude et/ou lien*).

Le fait que les concepts de « collection » et de « système » s’appliquent à tout ce qui existe tient à l’unité inhérente à tout ce qui existe. Notons bien : l’unité dans la multiplicité ! Car la multiplicité existe : différences de toutes sortes, abîmes de toutes sortes. Pourtant, notre perception de

la réalité (faculté ontologique, intuition de l'être) parvient à élaborer des perspectives unificatrices. Les tropes en sont un exemple éloquent.

En d'autres termes : l'être (la réalité) est identitaire. L'hénologie (théorie de l'unité), ou mieux encore l'harmologie (théorie de l'ordre), est la branche de l'ontologie qui traite de l'unité dans la multiplicité, ou encore de la multiplicité dans l'unité. C'est l'un des principes fondamentaux de la logique.

2. *Alèthes, verum,*

Le vrai (mieux : le sensible, le compréhensible, le connaissable et le concevable). – Dans les langues anciennes, « vrai » signifie, outre « correspondant à la réalité » (vérité logique, – mieux : vérité « épistémologique »), mais aussi « ce qui témoigne de l'esprit » et, par conséquent, est compréhensible, – non absurde (vérité « ontologique »).

Cette vérité ontologique se distinguait également de la vérité éthique (déontique, normative) : un comportement est « vrai » dans la mesure où il rend « vraies » les règles du comportement consciencieux, par exemple, les respecte ou les traduit en réalité.

Gnosticisme (théorie de la connaissance)

La philosophie est la discipline philosophique qui a pour objet la vérité ontologique. L'épistémologie (l'étude des sciences) en est une branche.

EDM33

Ce que l'on appelle communément « rationalité » — à la fois au sens d'« être doté de raison » et de « sensible/compréhensible » — trouve ici son fondement. Si la réalité — l'être — n'était pas, au sens antique, « vraie », c'est-à-dire sensible, compréhensible, témoignant de l'esprit, alors la question de la « rationalité » moderne n'aurait aucun sens. Puisque la réalité est « rationnelle » (« vraie ») en elle-même, elle peut être analysée de manière rationnelle. Esprit et réalité s'accordent.

3. *Agathon, bonum, le bon (précieux).*

Tout ce qui existe est, d'une manière ou d'une autre, susceptible d'appréciation. Autrement dit, en termes anciens, c'est un « bien », quelque chose qui représente une valeur.

Au passage : c'est pourquoi nous avons défini le terme « esprit » comme compréhension (saisie intuitive) et comme raison (discursive, explicative), mais aussi comme disposition (sens des valeurs).

La théorie de la valeur ou axiologie est la branche de la philosophie qui a pour objet tout ce qui est « bon » (valeur).

Développé historiquement.

La liste mentionnée par *Willmann* (et quelque peu complétée par nous) n'est pas apparue soudainement de nulle part.

Dans son *Geschichte des Idealismus*, III (*Der Idealismus der Neuzeit*), Braunschweig, 1907-2, 1036, Willmann dit que les transcendants sont nés de :

(1) la philosophie des Paléopythagoriciens (*EDM 03*), qui étudiait tout ce qui existe du point de vue de l'unité (identité) et de la « vérité » (intelligibilité, rationalité), – points qui pour les Pythagoriciens fusionnaient (quiconque connaît l'unité dans la multiplicité connaît immédiatement l'essence des choses) et

(2) la philosophie des platoniciens, qui étudient tout ce qui existe du point de vue de la valeur (bonté) et de ses points, qui, pour un platonicien, convergent (celui qui connaît l'être connaît la valeur).

Euclide de Mégare (-450/-380), microsocratique (socratique mineur), l'un des rares à avoir soutenu son confrère penseur Socrate d'Athènes jusqu'à la fin, a placé les transcendants — « l'être, l'unité, la vérité, la bonté » — au centre de sa philosophie éléatique.

Existence/essence.

L'« être » présente une dualité. *M. Heidegger*, **Einführung in die Metaphysik**, Tübingen, 1953, p. 138, affirme : « (Dans le langage de Platon) « ousla » (essentia + existentia) peut signifier deux choses :

(1) 'Anwesen' (présence) de quelque chose qui est 'présent' (donné), et

(2) ce présent (donné) dans le « quoi » de sa forme essentielle (« im Was seines Aussehens »).

EDM34

P. Fürstenau, *Heidegger (Das Gefüges eines Denkens)*, Francfort-sur-le-Main, 1958, p. 118, ajoute : « C'est là l'origine de la distinction entre "existentia" (*note* : existence actuelle) et "essentia" (*note* : mode d'être). – "Daszsein" et "Wassein" ». Les termes « existentia » et « essentia » nous ont été transmis comme une paire d'opposés (systechie) par les scolastiques (800/1450).

Modèle appliqué. – Prenons les « héros » (acteurs) du roman d'aventures de l'Antiquité tardive d' *Héliodore d'Éphèse* (Éphèse ; entre 300 et 400 av. J.-C.), *Aithiopika* (littéralement : Histoires éthiopiennes). Une très belle histoire d'amour (platonisante) s'y entrelace, dont les protagonistes sont Théagène et Chariclée.

Ontologiquement – et pour une fois ce n'est pas superflu (redondant) – on peut poser une double question – non pas une question « double », car il s'agit d'une seule et même question.

(a) « Quoi ». -- « Que sont Théagène et Chariclée ? ». Réponses possibles : « Ce sont des Grecs perdus en Égypte » ou « Ce sont les héros d'un roman d'aventures de l'Antiquité tardive ».

(b.) Ou (= cela). -- « Ces héros existent-ils réellement ? » -- Réponses possibles : « Oui, car le texte de l'Aithiopica les mentionne (de manière continue même) » ou « Peut-être ne sont-ils qu'une fiction (une réalité imaginée) de l'auteur de l'Aithiopica ».

En résumé: (1) ce qu'est une chose et (2) si une chose existe (qu'elle existe). Platon avait donc raison lorsqu'il définissait le contenu du concept d'être (c'est-à-dire de tout ce qui est « réel ») comme « l'être » et « l'être ainsi » — comme « ce qui existe » et comme « qu'il existe ».

« *Dasz ueberhaupt etwas sei* » (qu'il y a simplement quelque chose).

Notez ceci : cette phrase de Max Scheler (1874/1928 ; cofondateur de la méthode phénoménologique avec Husserl) ne révèle pas une dualité, mais une dualité.

(1) On ne peut pas, par exemple, dire « qu'il y a simplement... », sauf pour isoler l'existence.

(2) On ne peut pas non plus dire « ... quelque chose... », sauf pour isoler l'essence. Dans ce cas, les Paléopythagoriciens parlent d'une « su.stoichia », une dualité (paire). Bien que distinctes (multiplicité), elles ne sont néanmoins jamais séparées (unité).

La testabilité et ce qui s'y rattache (*EDM 09*) en dépendent. Quelle que soit l'existence d'une chose (une essence) — qu'elle soit imaginée ou vérifiée en dehors de notre esprit —, « l'existence » est toujours présente.

EDM35

Comprendre l'être.

Notre compréhension de « l'être » (notre perception de la réalité) correspond à « qu'il y a simplement quelque chose ».

M. Heidegger, Sein und Zeit, I, Tübingen, 1949-6 (1927-1), 17, le dit comme suit : -« Être humain ('dasein') est **(i)** être **(ii)** d'une certaine manière, à savoir, **(a)** tandis qu'il est lui-même 'est', **(b)** l'homme comprend immédiatement 'quelque chose comme être'.

En langage courant :

(a) parce que nous existons réellement nous-mêmes (« nous-mêmes » = essence ; « existence réelle » : existence),

(b) nous réalisons - savons, comprenons - en quelque sorte ce qu'est l'être en général. (« être en général » = sujet ; « ce (qu'il est) » = prédicat, modèle).

Autrement dit : puisque nous sommes nous-mêmes la réalité, nous avons reçu, sans plus tarder, un aperçu minimal et essentiel de ce qu'est l'être.

On peut certes reprocher à Heidegger d'interpréter le concept d'être de manière très réflexive (en boucle). Le cours *EDM 04* nous a initiés au fallibilisme paléopythagoricien (sentiment de faillibilité) : nous ne possédons pas le tout, la totalité du réel, mais seulement des échantillons (méthode inductive).

Heidegger insiste d'emblée sur le fait que notre humanité avec les autres dans le monde constitue l'accès par excellence à une ontologie.

C'est possible a priori. Mais le fait est et demeure que nous, en tant qu'« êtres existants » (c'est-à-dire en tant que personnes dans ce monde), ne constituons qu'une petite partie de l'univers – l'univers étant un autre nom pour « la totalité de tout ce qui est ».

Autrement dit : « l'analyse existentielle » (c'est-à-dire l'analyse de notre humanité en relation avec les autres dans le monde), en tant que base d'une ontologie, n'est qu'un exemple parmi tant d'autres.

Pensée positive.

(1) Dans les milieux New Age, la « pensée positive » signifie « imaginez que les choses de la vie sont bonnes et réussies, et vous verrez qu'elles se réaliseront ». Le pouvoir de nos connaissances et de nos pensées sur notre destin.

(2) Mais la « pensée positive », au XIXe siècle, a deux significations :

a. A. Comte (1798/1857 ; fondateur de « la philosophie positive » (*Positivisme*, EDM 16), qui met l'accent sur les faits positifs (c'est-à-dire scientifiquement vérifiables).

b. W.J. Schelling (1775/1854 ; penseur romantique), qui met l'accent sur les faits « positifs » (c'est-à-dire vérifiables par la science historique).

Tous deux, volontairement ou non, placent au premier plan l'aspect de « l'existence », inhérent à « l'être », mais compris principalement comme « exister en dehors de notre esprit ».

6.-- Digression : catégories (lieux communs). (36/42)

Nous interrompons brièvement le fil de la pensée. Nous nous arrêtons un instant pour considérer le fait que nous avons besoin de concepts fondamentaux (« catégories », au sens philosophique ; « lieux communs », au sens rhétorique) pour penser (et agir).

(1) Jusqu'à présent, nous avons acquis des concepts ontologiques fondamentaux ou de base - « l'être », - la vérité (sensibilité, compréhensibilité, - « rationalité »), - la bonté (valeur), - surtout l'unité (identité) -.

(2) Mais tant en rhétorique (l'étude de l'éloquence), où les concepts fondamentaux sont appelés « topoi koinoi », loci communes, lieux communs, qu'en philosophie, où, surtout depuis Aristote, ils sont appelés « katégoriai », praedicamenta, concepts fondamentaux (pensons à la distinction entre « catégorique » et « transcendantal »), nous disposons de nombreux autres concepts de base. En tant que concepts, ils ont une portée plus limitée mais un contenu plus riche (EDM 29) que les concepts englobants (ontologiques, transcendants) et, par conséquent, sont beaucoup plus utiles.

Relisez EDM 30 maintenant (englobant). – Les concepts catégoriels (lieux communs) sont des concepts généraux. Oui, généralement très généraux. De ce fait, de nombreux concepts subordonnés y sont inclus. Ils ont une valeur de synthèse.

Rôle dans le processus d'apprentissage.

L'apprentissage – en particulier l'apprentissage de la philosophie et de la recherche fondamentale dans les sciences spécialisées (que nous allons maintenant faire pendant trois ans) – repose ou échoue, dans une très large mesure, avec ce que l'on appelle aujourd'hui, suivant Thomas Kuhn (épistémologue), les « paradigmes », les exemples tirés des manuels.

Le terme grec ancien « para.deigma » signifie « modèle », « modèle imaginaire ». Il ne s'agit pas tant d'un modèle ou d'une incarnation

singulière ou particulière, mais d'un modèle général, bien plus général que nombre d'autres modèles généraux. Nous expliquerons brièvement son fonctionnement.

Exemple. -- Dans l'Antiquité, une liste de catégories est attribuée, peut-être à tort, à l'Archytas de Tarente (Archytas de Tarente) du Paléopythagoricien, que l'on retrouve certainement chez Aristote.

- A.** Chose (EDM 31), -- 'hupostasis', substantia, indépendance (substance).
- B.** Relation (connexion, -- 'pros ti', relatio).
- C.** Outre ces deux concepts de base, la liste contient un certain nombre de paires ou de couples de concepts.

EDM37

Les voici :

- 1.** Quantité/qualité (ampleur/propriété).
- 2.** Lieu/heure,
- 3.** Activité/passivité (agir/observer ou subir passivement),
- 4.** Situs/habitus (cette traduction latine des termes grecs est la traduction habituelle (application moderne : jeté dans une certaine situation, j'adopte une certaine attitude, réaction)).

Remarquez combien de fois nous utilisons ces concepts fondamentaux, et d'autres encore, pour expliquer quelque chose, par exemple. Ou nous les présupposons : lorsque nous disons « Ces deux-là ne s'entendent pas », nous présupposons le concept fondamental de « relation » (entre, par exemple, deux personnes mariées).

Remarque : le fait de ne pas mentionner explicitement ces concepts fondamentaux communs et locaux ne signifie pas que nous n'en possédons pas. Ils jouent le rôle de présuppositions (parfois très inconscientes, voire secrètes et perfides) (en langage platonicien : hypothèses ; EDM 02).

Application. — Quels concepts fondamentaux sont présumés (sous-entendus) dans les phrases suivantes ?

1. Il aime beaucoup sa femme » ;
2. « Jantje est arrivé juste à temps ».
3. « Il l'a tout simplement laissé faire » ;
4. « Plongés dans le monde moderne, nous concevons un mode de vie moderne. »

Concepts et paires de concepts.

Avec RRSkemp, **Wiskundig denken**, Utrecht/Anvers, 1973 (// *La psychologie de l'apprentissage des mathématiques*, Penguin Books, 1971), on peut distinguer, concernant les concepts fondamentaux, entre catégories simples et composées (que Skemp appelle parfois « structures » et parfois « schémas »).

Considérons brièvement, en nous appuyant principalement sur Skemp, sa forme la plus simple : les dualités (du grec « dyades », paires, couples). Les Paléo-Pythagoriciens avaient un mot pour cela : « sustoichia », systéchie. Littéralement, « su- », la réunion de, et « -stoichia », les éléments. Il convient de noter que le terme pythagoricien « systéchie » a souvent un sens secondaire. Lorsque deux termes (éléments) d'une dualité sont opposés l'un à l'autre (négations réciproques), on parle alors de systéchie au sens de paire d'opposés. – Examinons maintenant un certain nombre de modèles applicatifs.

(a).-- modèles synchrones.

Les éléments sont ici simultanés.

I.-- Modèles mathématiques.

1. Examinez les éléments, un par un, de l'ensemble (série) suivant et notez l'analogie des éléments : (1/2, 2/4), (1/3, 2/6), (1/4, 2/8).

EDM38

Ce que nous appelons, avec Edvard Husserl, fondateur de la phénoménologie intentionnelle, « l'identique général » dans une multitude de données, — avec Georg Cantor, fondateur de la théorie moderne des ensembles, « la propriété commune d'une série d'éléments

», — avec les scolastiques médiévaux « l'analogie, une forme d'identité », est ici, dans ce cas précis, « équivalent à ». Ainsi, par exemple, $1/2$ est équivalent à $2/4$, etc.

2. Analysons l'analogie.

Et ceci dans la série (6,5), (2,1), (9,8), (32,31). La préposition sous-jacente est « est supérieur d'une unité à ». Résoudre de tels problèmes en mathématiques modernes revient à faire de l'analyse prépositionnelle. Typiquement platonicien, en somme.

II. -- Modèles non mathématiques.

1. La paire « veau/vache, poulain/cheval, poussin/poulet ».

Bien que non identiques, les paires présentées ici partagent un point commun : la présupposition « est jeune de ». Si l'on présuppose que la relation « est jeune de » est à l'œuvre, alors cette série apparemment obscure devient transparente — « vraie », témoignant de l'intellect et de la raison, compréhensible, « rationnelle ».

2. Le couple « Anvers/Belgique, Marseille/France, Rotterdam/Pays-Bas »

Une fois la présupposition secrète révélée, on constate que la caractéristique « est une ville portuaire de ». La difficulté réside dans le fait que, dans ces séries, la caractéristique commune présupposée est dissimulée.

(b). -- Modèles diachroniques.

Ici, les éléments ne sont pas simultanés, mais séquentiels.

Les processus – grec ancien : « kinèseis » (« kinèsis » est au singulier), latin : « motus », cours – peuvent être considérés comme des applications des systèmes.

1. « Notre collègue est le successeur du précédent directeur » (successeur de),

2. « Cette pierre froide, là, au soleil du matin, devient chaude » (le froid se transforme en son contraire, le chaud).

3. « Soudain, Erna tomba de la haute montagne dans les profondeurs » (hauteur/profondeur).

Remarque : En mathématiques, et plus généralement en logistique (mathématiques mathématisées), ce « processus » est appelé transformation, au cœur du concept de « fonction ».

Portée informative.

Nous avons rencontré à maintes reprises des concepts généraux — des catégories, des lieux communs. Quelle valeur éducative possèdent réellement ces concepts de base, souvent simplement présupposés ?

EDM39

a. -- Informations rétrospectives.

D'un point de vue régressif, nous sommes ici confrontés à une induction sommative.

(i) On commence par parcourir un ensemble de données (les éléments d'un ensemble) un à un, en relevant systématiquement la même propriété (caractéristique). Imaginez un professeur vérifiant s'il a bien corrigé tous les cahiers.

(ii) On peut alors dire :

1/ « chaque élément séparément - chacun d'entre eux - présente la même caractéristique » (l'enseignant : « chaque copie a été corrigée ») ;

2/ « Tous les éléments réunis présentent la même propriété (l'enseignant : « toutes les copies ont été corrigées »).

L'opération mentale qui consiste à passer de chaque individu à l'ensemble est appelée généralisation sommative (ou induction sommative). Autrement dit : à partir de tous les échantillons, on conclut que ces échantillons sont collectifs. La synthèse est essentielle.

b.-- Transmettre les informations.

Dans une perspective progressiste, cette vision rétrospective se mue en « prolèpsis », « anticipatio » ou « prolèmma », une anticipation de ce que l'avenir, concernant les mêmes données, pourrait révéler. Les stoïciens et les épicuriens de l'Antiquité (avant 320 av. J.-C.) désignaient par le terme « anticipation » une caractéristique commune à une série d'expériences. Dès lors qu'on a appréhendé une telle catégorie ou un tel

ensemble de catégories, on dispose d'un paradigme, un modèle exemplaire préexistant applicable aux situations futures.

Skemp (p. 41) mentionne la différence importante (et donc la capacité à distinguer) en ce qui concerne les résultats d'apprentissage. Lors d'un concours portant sur la mémorisation immédiate d'informations, où un groupe effectuait l'exercice sans points communs et l'autre avec, les résultats suivants ont été observés : sans points communs : 32 % ; avec points communs : 69 %.

On peut appeler cela la valeur heuristique ou la valeur de découverte.

Conclusion : -- La synthèse (induction sommative) et la possession d'un paradigme (anticipation heuristique) constituent ensemble l'information spécifique aux concepts fondamentaux.

Une application philosophique.

Un schéma (concept fondamental composite) relatif à l'histoire de la culture et de la philosophie est un atout précieux.

(i) L'histoire peut être interprétée comme une série de transformations d'éléments (par exemple, les enseignements des philosophes).

(ii) Mais le choix des éléments en question diffère d'une tendance philosophique à l'autre. – Par exemple, les modernes choisissent des doctrines différentes de celles des postmodernes.

EDM40

Par ailleurs : la modernité émerge après l'Antiquité (-600/+600) et le Moyen Âge (800/1450), après +/- 1450. Si l'on prend les beatniks américains comme norme, alors la postmodernité s'enracine vers 1950. – Comparons maintenant ces deux schémas historiques.

(a) Le schéma moderne .

Un ensemble de présuppositions amène les Modernes à accorder une grande valeur aux sciences spécialisées et à la recherche fondamentale au sein de ces sciences en particulier, voire à les préconiser exclusivement.

a. Philosophie antique.

Puisque, aux yeux du rationaliste éclairé, Thalès de Milet (EDM 05) commence à penser « rationnellement » — il fut non seulement le premier philosophe, mais s'intéressa également à diverses sciences spécialisées —, il est considéré comme le point de départ du « rationalisme antique », dans la mesure où il « démythologise » (dépouille les mythes) et raisonne « de manière concrète ». — Ceci de -600 à +600.

b. Philosophie médiévale.

De 800 à 1450, l'Église a exercé une influence considérable et durable sur la pensée, du moins en Occident. Elle s'est principalement alignée sur les courants de pensée religieux (pythagorisme, platonisme, également appelé stoïcisme) et même « théosophiques » (EDM 04), ou magico-mystiques, comme le néoplatonisme et ses variantes.

C'est pour cette dernière raison en particulier que le Moyen Âge est plutôt méprisé, voire ridiculisé, par les modernes, à l'exception des Romantiques (qu'ils qualifient de « sombre Moyen Âge »).

Cela n'empêche pas la scolastique de perdurer jusqu'à nos jours à travers diverses transformations (renouvellements), comme le néo-thomisme (d'après saint Thomas d'Aquin (1225/1274), figure majeure de la pensée médiévale), et d'être considérée, par le Vatican par exemple, comme la philosophie par excellence. Ceci, en dépit des Lumières.

c. Philosophie moderne.

L'essor des sciences modernes spécialisées — la physique mathématique en premier lieu en tant que science « exacte » —, pensons à Copernic, le chanoine polonais fondateur de l'héliocentrisme (1473/1543), à Tycho Brahe (1546/1601 ; maître de Kepler ; connu pour son Introduction à la « nouvelle » astronomie (1588/1602) et Johannes Kepler (1571/1630 ; cosmologie), et surtout à Galilée (1564/1642 ; science naturelle exacte) —, qui, soudain, au milieu des incertitudes de la fin du Moyen Âge (avec le scepticisme nécessaire), établissent des certitudes.

Dans cette optique, René Descartes (en latin : Cartesius ; 1596/1650) a refondé la philosophie.

John Locke (1632-1704), considéré comme le père des Lumières, s'inscrit dans cette même veine, mais son propos concerne principalement les pays anglo-saxons. Le terme « rationalisme » renvoie à l'importance capitale accordée à la raison, cette capacité terrestre de raisonner – une raison qui fait office de norme en lieu et place de l'autorité ecclésiastique et qui entre régulièrement en conflit avec la foi. Depuis le XVIIIe siècle, nous vivons dans un climat de plus en plus radical, imprégné des idées des Lumières. Dans le domaine de l'éducation, l'expression « clarification après le Moyen Âge » a fait son apparition.

Conclusion – Après la « foi » mythique, voire magico-mystique, vient la « raison » démythologisée, voire anti-magique et anti-mystique (le terme n'étant pas employé au sens philosophique large, mais au sens plus restreint des Lumières). Voici l'hypothèse (l'ensemble des présuppositions) avec son schéma historico-culturel, caractéristique de la modernité (c'est-à-dire de la culture moderne). Les concepts de « raison » et de « rationnel », par exemple, sont des « catégories » et, de ce fait, des lieux communs de la modernité. Ce schéma tripartite constitue donc une sorte de « paradigme historique ».

(b).-- Le schéma postmoderne.

Partant de prémisses partiellement différentes, notamment en ce qui concerne la « raison » et la « rationalité » (tant les limites que, surtout, les erreurs (pensons à la pollution environnementale résultant des sciences appliquées)), ainsi que l'accent mis sur la vie — éventuellement pré-scientifique — qualifiée d'« irrationnelle » par les penseurs des Lumières, et sur le côté magique et mystique de cette même vie, les postmodernes arrivent à un schéma historico-culturel différent.

(1) Le schéma éclairé ci-dessus est en quelque sorte préservé.

(2) Mais des corrections ont été apportées. Nous soulignerons brièvement deux ajouts.

a. Pensée archaïque (= primitive) (*EDM 03*).

L'ethnologie découvre progressivement un stade pré-rationnel de la pensée et de la vie dans lequel la vie naturelle, soutenue par la magie et le mysticisme et racontée dans le mythe (*EDM 05*), est prédominante.

Là où l'esprit des Lumières rejette cela comme pré-rationnel, voire irrationnel, la postmodernité le perçoit comme une autre forme de « raison », non moins valable. Cf. *EDM 18 : point de vue transempirique ou transrationnel* .

b. La pensée orientale (orientalisme).

Depuis l'époque de plusieurs beatniks (1950+), aux États-Unis, les philosophies orientales — indiennes, chinoises et japonaises — ont acquis une grande autorité.

EDM42

Il suffit de penser, par exemple, à l'hindouisme et au bouddhisme (y compris le bouddhisme zen), ainsi qu'au tantrisme (tibétain). Pour les Éclairés, ces courants sont « pré-rationnels », voire « irrationnels » (et donc invalides, sauf en poésie) ; mais pour le postmoderniste, ils constituent à la fois une autre forme de rationalité et un correctif salutaire à la vie unilatérale des « Éclairés rationnels ».

Décision -

(a). Le penseur moderne, depuis Descartes et Locke, tente d'échapper au « marécage des religions » au moyen de la science et de la raison comme guides de vie.

(b). Le penseur postmoderne, cependant, tente de sortir du « marécage du rationalisme » en « repoussant les limites ».

Alors que le rationaliste est exclusif en ce qui concerne la raison (scientifique et « philosophique »), le postmoderniste est inclusif : les choses qui sont « rationnellement » (au sens des Lumières) inacceptables et qui peuvent être éradiquées (pensons aux persécutions religieuses du marxisme dans les pays communistes) ne lui apparaissent pas si « irrationnelles » et méprisables.

Bien au contraire : en réprimant consciemment ou inconsciemment la dimension magique et mystique inhérente à la nature humaine, le rationalisme éclairé des temps modernes a porté atteinte à l'intégrité totale de l'homme et, simultanément, a inhibé les potentialités qui se trouvaient dans ses profondeurs. D'où ce sentiment de profonde insatisfaction et d'opacité face à la vie « rationnelle », notamment depuis l'industrialisation.

Une fois encore : nouvelles catégories, nouveaux lieux communs, nouveaux paradigmes ! En bref : une nouvelle hypothèse, au sens platonicien du terme. Et donc aussi un nouveau paradigme historico-culturel.

Remarque de nature théorique.

Le cours EDM 38 nous a appris que la résolution de problèmes mathématiques peut consister à découvrir des propriétés communes sous forme de préréglages (secrets).

Eh bien, quelque chose d'analogue se produit ici aussi.

1/ L'original est l'inconnu, qui devient le sujet de la phrase.

2/ Le modèle est le familier qui fournit des informations sur l'original en lui ressemblant (*modèle métaphorique* ; EDM 21) ou en étant lié à lui (*modèle métonymique* ; EDM 22).

Ces deux schémas historico-culturels sont des modèles qui nous renseignent sur leurs originaux (présuppositions modernes, présuppositions postmodernes). La modernité et la postmodernité sont représentées dans ces schémas.

EDM43

7.-- Les modalités aléthiques (« physiques »). (43/49).

Nous reprenons la discussion à la page EDM 35 .

Nous disposons désormais des concepts ontologiques fondamentaux (et du concept de « catégories » (voir digression)) : l'être, avec son contenu, est un, vrai (sensible et bon (précieux) ; mais nous pouvons

aussi envisager le concept de « réalité » de manière modale et développer un sens des modalités.

Une distinction est faite :

(1) Les modalités alétiqes ou physiques, à savoir le Réel, d'une part, et, d'autre part, un certain nombre de modalités qui introduisent une caractéristique concernant la « manière » dont quelque chose peut être « réel ». Ce sont, à proprement parler, des « modalités » (modalités ontologiques, donc).

Les termes les plus importants sur le plan éthique sont « possible » (par opposition à « impossible » qui est la négation) et « nécessaire » (par opposition à « non nécessaire », « accidentel », « contingent » et « nécessairement non » (impossible)).

(2) On distingue également des modalités éthiques (morales), à savoir « obligatoire (doit) / non obligatoire (peut) / non obligatoire (ne peut pas, interdit) ». En bref : « doit / peut / ne peut pas ». Nous aborderons ces modalités morales plus loin.

Les modalités aléthiques portent ce nom car elles expriment l'« alèthes » (verum, vérité) au sens logique. Elles sont dites « physiques » car elles désignent la réalité comme réalisée ou réalisable, respectivement, et la réalité comme irréalisable.

A -- vocabulaire familier.

D'une manière générale, le terme « modalité » dans le langage courant désigne des parties ou des aspects de quelque chose.

(i) Donc il y a quelque chose.

(ii) Il existe des parties ou des aspects de cette chose : ce sont des « modalités » de celle-ci.

Modèle applicable. – D'un point de vue juridique : un acte juridique – par exemple, un contrat de mariage – se voit ajouter une clause comme aspect ou composante. Il s'agit d'une modalité de cet acte.

Modalités grammaticales.

Prenons, comme *GS Overdiep*, **Moderne Nederlandse grammatica **, Zwolle, 1928, 13v.. Une distinction est faite entre modalités objectives et subjectives.

a. Modalités objectives.

Le déroulement des événements est consigné dans un jugement.

a.1.-- Phrase simple.

i. Dubitatif, modalité exprimant le doute : « Une fille tomberait-elle de l'arbre ? »

EDM44

ii. Modalité interrogative : « Est-ce qu'une fille tombe de l'arbre là-bas ? »

iii. Potentialis, modalité exprimant la possibilité :

Il est possible (probablement, peut-être) qu'une fille tombe de l'arbre.

iv . Réel, modalité indiquant la factualité

Une fille tombe de l'arbre.

a.2.-- Phrase composée (ou complète).

i. Conditionnel, modalité exprimant une condition : « Dans ce cas (ou : si ..., alors) une fille tombe de l'arbre ».

ii. Irrealis, modalité exprimant la non-factualité : « Dans ce cas impossible, une fille tombe de l'arbre ».

iii. Concession : « Même si cela semble impossible, une fille tombe quand même de l'arbre ».

Note -- *Le module EDM 37* nous a appris que les catégories (ou concepts de base) n'ont pas nécessairement à être exprimées, mais que, en tant qu'hypothèses (présuppositions), elles sont actives et fournissent de l'information. Il en va de même pour les modalités : nombreux sont ceux qui ignorent le terme (et la théorie qui s'y rattache) de « modalité ». Pourtant, ils s'expriment comme s'ils le maîtrisaient parfaitement. Les phrases précédentes en témoignent. Les modalités se dissimulent généralement dans notre usage du langage sous forme de présuppositions cachées, parfois même insidieuses. La méthode hypothétique platonicienne (*module EDM 02*) est parfaitement adaptée pour les mettre au jour.

Remarque : D'autres grammaires abordent directement les verbes qui expriment des modalités, à savoir « doit », « ne doit pas » ou « peut », « ne peut pas » (modalités éthiques) ou « peut », « ne peut pas » (possible, impossible) (modalités alléthiques ou physiques). Ici, il ne s'agit pas de modalités implicites (et présupposées), mais de modalités explicites.

b. -- Modalités subjectives.

Overdiep affirme qu'on exprime une attitude subjective, une interprétation ou une recherche de sens. Il en va de même pour les modalités du sentiment.

Modèle applicable. – La phrase optative ou de souhait : « Et si une fille tombait de l'arbre ? » Mais il y a plus : l'étonnement, la préférence ou l'hostilité, l'accord ou l'agacement, le calme ou l'excitation, etc., sont soit explicitement exprimés, soit sous-entendus (cristallisés).

Ces modalités relèvent plutôt du domaine de nos jugements de valeur.

Modalités logistiques

La logique logistique ou informatique, apparue au siècle dernier, est subdivisée en branches.

EDM45

(1) Logistique « classique » .

On appelle cela « bivalué » : en ce qui concerne les jugements (également : énoncés, propositions, -- d'où la logistique propositionnelle), il ne connaît que deux valeurs (EDM 33 : le bien, qui est exprimé ici en « valeurs » logistiques), à savoir les jugements « vrais » et les jugements « faux ».

Par ailleurs, les stoïciens de l'Antiquité (du latin Zénon de Citium, datant d'environ 336/264) ont développé leur propre logique, très différente de la logique pythagoricienne-platonicienne ; ils utilisaient les valeurs de validité logique « vrai/faux ». Par exemple : « La ville de Rome

existe » (si elle est vérifiable, cette affirmation est vraie) ; « La ville de Rome n'existe pas » (si elle est réfutable, cette affirmation est fausse).

(2) Logistique « modale ».

Celui-ci est multivalué. – Outre les valeurs « vrai/faux », il reconnaît les valeurs « possible/nécessaire », des notions déjà explorées par Aristote.

Conclusion. – L'usage concret du langage dans la logique calculatoire révèle clairement qu'un minimum de concepts ontologiques sont soit explicitement employés, soit implicitement présupposés. Tel est le cas ici de la notion ontologique de « bonté » (valeur).

Mais l'application des modalités est également d'origine et d'essence ontologiques.

On comprend mieux maintenant pourquoi nous privilégions, à tout prix, l'ontologie pour toute logique et ses applications : l'ontologie est – explicitement ou non, avec ou sans consentement – présupposée dans l'usage du langage logique. Qu'il en soit donc fait très explicitement et de manière incontestable.

B. Usage ontologique du langage.

G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logstiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, 1962, réduit catégoriquement les nombreuses modalités (à strictement parler logiquement) à la nécessité et aux négations associées : nécessaire et **(i)** pas nécessaire ou **(ii)** nécessairement pas.

Identitive : une identité (essence, forme de l'être, être) est vécue soit comme nécessaire, soit comme nécessaire avec négativité.

Note : Selon Jacoby, les termes « problématique » (possible/impossible), « assertif » (réel/irréel) et « apodictique » (nécessaire) mélangent des modalités logiques (nécessaire, possible, impossible) avec des modalités ontologiques (réelles, possibles (accidentelles, non nécessaires), irréelles), obscurcissant leur analyse.

Dieu était considéré comme nécessaire, ses « idées » comme possibles, et le monde factuel comme réel. D'où la liste traditionnelle des modalités.

EDM46

Le concept de « peut-être », « probablement ».

Nous sommes ici confrontés à une sous-modalité du « possible ». Commençons par une description situationnelle d'une possibilité sous forme de probabilité. Ceci, afin de bien cerner le sujet.

La phrase « Il est probable que “Cicciolina nue” (*note* : Ilona Staller, star du porno en Italie mais d'origine hongroise, députée depuis juin 1987) – en raison de sa performance nue à Viareggio, près de Pise, le 19.06.1987 – sera jugée pour “atteinte aux mœurs publiques”.

Au passage : La Cicciolina est un personnage paradoxal. Avant la télévision, elle se disait catholique et, bien qu'elle n'assiste pas toujours à la messe du dimanche, elle se confesse chaque semaine. Mais elle est convaincue que les tabous (elle s'oppose à la métaphysique classique, qui fonde ces tabous) concernant la sexualité relèvent fondamentalement de l'hypocrisie.

Elle a un argument de poids : chaque fois qu'elle a été poursuivie en justice par le passé, elle a menacé de révéler l'identité de ses partenaires sexuels célèbres. Résultat : aucune suite n'a été donnée à ces procédures.

De plus, la représentation à Viareggio a attiré une foule immense, notamment de nombreux journalistes, si bien que les organisateurs ont dû chercher une salle bien plus grande que Il Gabbiano (La Mouette), où la star du X se produisait régulièrement. Parmi les élus locaux, un conseiller municipal socialiste a pris son parti.

Mais il existe des contre-arguments : l'article 528 du Code pénal italien interdit les « exhibitions indécentes » ; parmi les politiciens locaux, les communistes et les démocrates-chrétiens ont voté contre elle ; un groupe de pression italien « pour la défense des valeurs morales » a

annoncé qu'il ferait « tout son possible (*notez la modalité*) » pour empêcher « Cicciolina nue » de prendre effectivement un siège au parlement.

Voilà une description (trop) brève de la situation.

Que découle logiquement d'une telle situation (qui a bien sûr évolué entre-temps) ? Nous sommes confrontés à un éventail de possibilités : il est – très (extrêmement), vraiment, peu probable, absolument pas – probable que « Cicciolina nue » soit poursuivie en justice. Ou encore : il semble que... etc.

EDM47

Il est important de noter que, dans ce cas précis, nous sommes confrontés à une situation que l'on évalue et à partir de laquelle on déduit. À titre d'hypothèse : « si tous les éléments de la situation globale sont réunis, il est très improbable que La Cicciolina fasse l'objet de poursuites judiciaires ». Si l'on qualifie de « dialectique » – au sens platonicien du terme – le fait de déduire des inférences logiques à partir de présuppositions, il s'agit ici d'une dialectique situationnelle ou, plus largement, historique (issue de situations historiques). Cf. *EDM 02* .

L'interprétation d'un terme comme « probable ».

Ce qui vient d'être dit semble abstrait, voire étranger à la vie. Et pourtant, il n'en est rien !

Rue de la bibliothèque : John Cohen, *Chance, Skill and Luck* (*La psychologie des devinettes et des jeux de hasard*), Utrecht/Anvers, 1965, 165v..

a. Le test d'interprétation

Ce numéro est interprété par des filles de dix ans.

Question posée : « Que signifie la phrase « Il va probablement pleuvoir » ? »

Demande : la signification exacte, notamment de l'adverbe « probablement ».

b. Les résultats.

Voici quelques réponses.

Fille 1. -- « Le mot « probablement » signifie qu'il pourrait pleuvoir ou qu'il pleuvra peut-être. Ou encore : qu'il est très probable qu'il pleuve, ou qu'il ne pleuvra pas du tout. »

Fille 2.a. « Il est très probable qu'il pleuve. -- Je suppose qu'il va pleuvoir (...). -- Je ne suis pas sûre qu'il va pleuvoir (...). -- Je ne sais pas s'il va pleuvoir ou non. -- Je crois qu'il va pleuvoir. »

Fille 2.b. « Il pourrait commencer à pleuvoir. -- Je pense qu'il va pleuvoir. -- Je suis sûre qu'il va pleuvoir. -- Je doute qu'il pleuve. »

Fille 3. « Il pourrait pleuvoir des cordes. Il pourrait y avoir du tonnerre et des éclairs. -- Ce serait amusant : tu vas sûrement beaucoup t'amuser. Il viendra probablement te chercher. »

Remarque : Les organisateurs du procès n'ont probablement pas tenu compte du fait que la question est ambiguë :

(i) Que signifie la phrase (...) et signifie

(ii) Qu'en pensez-vous personnellement : « Va-t-il pleuvoir maintenant ou non ? » Dans tous les cas, les enfants ont retenu ces deux interprétations, comme le montrent leurs réponses.

induction statistique

Les résultats sont des échantillons. Si on les résume (*induction sommative* ; EDM 39), on obtient des pourcentages (sous-ensembles).

(i) Environ la moitié des filles interprètent la phrase comme « Il est plus probable qu'il pleuve que le contraire. »

EDM48

(ii) environ quarante-cinq pour cent disent : « Il est presque certain, mais pas tout à fait certain, qu'il pleuvra ».

(iii) Environ cinq pour cent : « Il pourrait tout aussi bien pleuvoir que ne pas pleuvoir. »

Le groupe 1 estime correctement : « il est plus probable que ».

Le groupe 2 a surestimé : « il est presque, mais pas tout à fait certain, que ».

Le groupe 3 sous-estime : « C'est tout aussi possible que impossible. »

Une fois encore, il s'agit d'un différentiel ou d'une plage allant de la sous-estimation à la surestimation, en passant par l'estimation correcte.

Au passage : si le résultat des échantillons combinés était de cent pour cent (« tous les éléments de l'ensemble total »), on parlerait d'« induction universelle » ; or, il n'est pas de cent pour cent (certains éléments de l'ensemble total ; sous-ensemble) ; on parle donc d'« induction statistique ».

Remarque : Ce test s'applique désormais non plus à une situation, mais aux mots (test linguistique). On déduit ici des mots l'interprétation à donner. Les mots sont isolés de leur contexte de vie global. La dialectique s'applique désormais uniquement au langage.

Le terme « impossible », respectivement « absurde ».

Les mathématiciens, notamment, utilisent le concept de « contradiction ». Examinons brièvement cette modalité.

Modèle applicable. -- « Rond carré ».

Comment prouver que quelque chose comme ça peut être dit en paroles (en théorie), mais ne peut pas être pensé (en pratique) ? Autrement dit : on prononce des termes contradictoires, mais il est impossible de les penser véritablement comme réels.

Ch. Lahr, Logique , 495, explique.

Lahr divise la totalité littérale ou nominale en ses parties.

a. Surface : si l'on part de la notion de « surface », on établit simplement qu'un cercle (anneau, cercle) et un carré sont tous deux une surface.

b.1. Forme géométrique des lignes : la ligne courbe ne peut pas coexister avec les quatre lignes droites du carré (preuve 1).

b.2. Longueur des lignes tracées à partir du centre et du cercle (rond) et du carré : pour le cercle, elles sont toutes de longueur égale (rayons) ; pour le carré, elles diffèrent (ce qui est contradictoire ou radicalement contraire à « toutes égales »).

B. Russell, en 1905, dit : « Il est faux qu'il existe un et un seul x qui soit à la fois rond et carré. » (*D. Vernant, Introduction à la Phil. de la logique* , 94).

Essayez de prouver que la douleur non ressentie ou un nombre réellement infini sont également impossibles. Qu'ils contiennent une contradiction intrinsèque.

EDM49

Appl. mod.-- « Deux plus deux font, par exemple, cinq. » -- Comment démontrer — « prouver » est un mot fort — que ceci est « impossible » (impensable, illogique, absurde) ?

a. Nous le décrivons simplement.

i. Nomina (« nomina », en latin, signifie « noms », di sons, « mots »), ceci est possible : dire « Deux plus deux font cinq (par exemple) » ne pose aucun problème.

ii. Le réel (= factuel ; cf. « res » comme réalité objective ; *EDM 31*) est autre chose :

ii.a. penser « deux plus deux » et (par exemple) « cinq » en même temps, mais comme des concepts distincts, -- cela fonctionne ;

ii.b. mais penser à « deux plus deux » comme « cinq » (par exemple), c'est-à-dire comme la somme des deux termes distincts, -- cela ne fonctionne pas.

b. Identique :

Si l'on suppose que « deux plus deux font, par exemple, cinq » (contre-modèle), il s'ensuit que les nombres et les opérations numériques ne seraient plus identifiables (séparabilité). Ils ne seraient plus identifiables. De là découlerait logiquement que, par exemple, « deux plus deux peuvent aussi faire sept » — que « trente-cinq plus deux peuvent aussi faire cent trente ».

Raison : si l'identité est rompue en un point, elle l'est aussi partout ailleurs (un ensemble présente ici une dichotomie, ou complémentarité). Si, dans un ensemble universel – de nombres, par exemple –, un élément perd son identité, tous les autres la perdent immédiatement, car ils forment un système unique (cohésion). Nous verrons bientôt : « ce qui est, est » et « ce qui est ainsi, est ainsi » (loi d'identité). Or, cette loi est rompue ici, dans cette sommation absurde.

c. Paléomythégoréen.

Les spécialistes de l'Antiquité, comme W. Jaeger, nous expliquent que, dès le paléopythagorisme, le concept d'harmonie – c'est-à-dire d'intégration – et par conséquent de cohésion sans contradiction, devient l'un des concepts fondamentaux (ou « catégories » ; EDM 36) de la pensée et de la vie grecques antiques (notamment dans l'art grec). Ainsi, dans cette perspective, « deux plus deux font quatre » est harmonieux, tandis que « deux plus deux font cinq », par exemple, est disharmonieux. Ces éléments – les parties, en somme – ne peuvent être intégrés sans contradiction en un tout, appelé de nos jours « système ».

Note : On parle aussi – pour l'« harmonie » pythagoricienne – de « cohérence », c'est-à-dire d'absence de contradiction, de manque de contradiction.

Conclusion. -- Nous avons immédiatement vu deux exemples de ce que Reichenbach appelle « test logique » (EDM 16).

EDM50

8.-- L'Être et le Néant. (50/57)

Nous nous écartons – très brièvement – des modalités au sens strict, pour considérer ce qui – selon certains penseurs – est aussi une « modalité » (peut-être d'une partie de tout ce qui est, peut-être de tout ce qui est), à savoir le « néant ».

a.-- La doctrine traditionnelle

rue de la bibliothèque : Désiré Mercier, *Logique* , Louvain, Paris, 1922-7, 107s..

En latin, « rien » se dit soit « nihil », soit « nil ».

(1) La thèse classique sur la question

Il s'agissait de : **a.** tout ce qui est (= l'être) ; **b.** en dehors de cet « être », il n'y a absolument rien (au sens factuel du terme) ; on dit aussi, en langage nominal (purement verbal) : « en dehors de l'être, il n'y a que le néant absolu » (sous-entendant explicitement que ce « néant absolu » est effectivement « le néant absolu » (*EDM 09* : « *l'être est transcendantal* »)). Après tout, « l'être » est tout ce qui n'est pas le néant. Le néant absolu – pour reprendre ce terme nominal, qui n'est qu'une figure de style – est introuvable et... insaisissable (*EDM 09*).

(2) Le théorème classique

Cela allait plus loin : il existe en effet ce que l'on pourrait appeler « le relatif ou le néant relatif » (l'opposé du « néant complet ou absolu »). Celui-ci est vérifiable (détectable, vérifiable). – Au sein de ce néant relatif, on distingue principalement deux types.

je. *Nihil negativum* (rien de négatif).

On nie l'être (jamais l'être absolu).

Mod. applicatif – Quelqu'un cherche « quelque chose » dans une pièce et ne trouve « rien ». Il dit : « Il n'y a rien dans cette pièce. » Il s'agit clairement d'un néant relatif : on n'y trouve rien de particulier, par exemple aucun objet (notez la négation de « objets » : « aucun » objet). – Strictement ontologique, il y a bien quelque chose : de l'air, peut-être des bactéries dans cet air, etc. On dit alors aussi : « Cette pièce est vide. »

ii. *Nihil privativum* (rien n'exprime le vol).

On nie l'être. Mais alors, « l'être », c'est ce qui, normalement, idéalement parlant, devrait (devrait) exister.

Appl. mod. – Tout ce qui est mal – mal physique (par exemple, une catastrophe naturelle) ou mal éthique (péché, absence de scrupules) – réside dans le fait que quelque chose manque à ce qui devrait être présent, à savoir le bien (la valeur) physique ou éthique. Ce néant

privatif exprime la déception (la frustration). « Il n'y a rien ici de ce à quoi nous nous attendions. » Il s'agit d'une évaluation négative.

EDM51

Digression.

Rue de la bibliothèque :

-- O. Vernant, *Introduction à la philosophie de la logique*, Bruxelles, Mardaga, 1983, 92ss..

-- B. Russell, dans ses *Principes des mathématiques*, Londres, 1937-1932.

Russell a souligné que la contradiction manifeste (« incohérence ») réside dans le fait d'affirmer qu'un objet appelé « A » ne possède aucune existence. « L'expression "A n'est pas", par exemple, est toujours soit fausse, soit dénuée de sens. » Argument par l'absurde : supposons que A soit le néant (le contre-modèle), alors la phrase « A n'est pas » est impossible à prononcer. Car « A n'est pas » implique **(i) l'existence** d'un terme « A », **(ii)** dont l'existence est niée.

Conséquence : « A est » – Commentaire de Vernant : parler d'un objet (= appeler cet objet, par exemple, « A ») ne semble possible que si et seulement si cet objet possède un minimum d'« être ».

À moins — dit-il — de réinterpréter les termes comme un « flatus vocis » (un simple déplacement d'air au moyen de la voix ; en d'autres termes : purement nominal).

Remarque : Les théologies classiques affirment à plusieurs reprises (et les catéchismes traditionnels immédiatement) : « Dieu crée tout à partir de rien ».

En effet, la Divinité biblique (strictement monothéiste) – Yahvé, Trinité – affirme avant tout que :

- (i)** Dieu crée tout ce qui est en dehors de lui (cause « le sien ») et
- (ii)** que rien en dehors de lui n'est créé.

Nous avons ici encore une expression nominale : « Dieu crée tout à partir de lui-même, c'est-à-dire à partir de rien en dehors de lui. » « Tout à partir de lui-même » est factuel (réel) ; « rien en dehors de lui » l'est également. « À partir de rien » est nominal.

Il convient de noter qu'il s'agit véritablement de créationnisme (croyance en la création) et non pas nécessairement d'émanatisme (la proposition selon laquelle tout ce qui existe en dehors de Dieu, naturellement nécessaire et au-delà de son libre arbitre, « découle de lui » (« ekroè », emanatio, écoulement »)).

À noter : il n'est pas dit que « Dieu a créé ou crée la totalité de l'être », car il ne crée que ce qui est extérieur à lui-même ; il est lui-même increé.

Cela n'empêche pas les êtres créés, notamment les êtres libres et indépendants (« autonomes »), de ne posséder aucune véritable « créativité ». Le pouvoir créateur de la création est une « participation » à la créativité divine.

Conclusion. -- Dieu crée tout à partir de rien - en dehors de lui-même, c'est-à-dire à partir de sa propre richesse infinie d'être.

EDM52

b. Usage non ontologique du langage.

Il existe aujourd'hui plusieurs façons de parler qui s'écartent de l'usage classique. – Prenons quelques exemples.

b.1 .-- Langage psychanalytique.

Une partie des disciples (et interprètes ou réinterprètes) de S. Freud (1856-1939 ; fondateur de la psychanalyse) s'exprime ainsi : « La vie, dont l'un des noyaux essentiels, peut-être même le noyau essentiel lui-même, est l'« Éros », l'érotisme (au sens extrêmement large, tel qu'un bébé pourrait éprouver une certaine forme d'« érotisme »), est essentielle et marquée dès le départ par le « néant », voire l'« anéantissement ». Ceci

se manifeste, depuis les profondeurs de l'inconscient et/ou du subconscient, par : »

- i. « pulsion de mort » (« Todestrieb », le désir de se suicider) et
 - ii. Le désir de tuer autrui (par exemple, de mutiler, de blesser, etc.) ;
- ce que l'on appelle « pulsion d'attaque » ou « agressivité ». Cf. *Ch. Rycroft, Dictionnaire de psychanalyse*, Paris, 1972, p. 132.

G. Bataille (1897/1962).

R. Devos, dans son introduction à *Georges Bataille* (*De tranen van Eros*), publiée dans *Streven* en juillet 1987, p. 933-935, note que dans le dernier roman de G. Bataille , * *Les larmes d'Éros** (trad. * *De tranen van Eros** , Nimègue, 1986), cette thèse trouve un écho particulier : « Éros et Thanatos (le mot grec ancien pour « mort ») ne font qu'un. Le plaisir et la douleur, par exemple, ne font qu'un : le plaisir est douleur et la douleur est, d'une certaine manière, plaisir. Dans l'érotisme, ce qui est (la vie, comme on l'appelle) n'acquiert son sens que parce que cet être franchit la frontière vers ce qui n'est pas (la mort, comme on l'appelle). »

Voici la thèse de Bataille, qui était déjà un disciple de Nietzsche en 1923.

Selon Bataille, la vie, interprétée de manière hautement érotique, est insupportable car elle conduit à la mort. Il estime que cette proposition peut être vérifiée par l'art et son histoire, de la préhistoire jusqu'au surréalisme inclus (un mouvement artistique et psychique apparu vers 1924 et qui perdure encore aujourd'hui).

Remarque : Il apparaît clairement qu'exprimer la vie par « ce qui est » et la mort par « ce qui n'est pas » relève d'une métaphore ontologisante, une figure de style impossible au sens ontologique, mais seulement compréhensible dans le langage courant (et encore). Une certaine frustration – voir nihil privativum – s'exprime dans un tel discours. Rien de plus.

EDM53

En termes familiers, cela pourrait donner : « La vie finit dans le néant, dans le néant absolu, dans le néant de la mort » (ainsi parlent les déçus, les amers, les pleins de ressentiment). C'est le néant privatif des jugements de valeur négatifs. Au besoin, convertis en théories. En ce que l'on pourrait appeler la « pensée négative » (EDM 35).

b.2. -Déçu de vivre à travers le temps.

On entend parfois cette affirmation ainsi : « Le passé n'est plus ; le futur n'est pas encore ; le présent est une sorte de frontière zéro entre les deux. » En termes heideggériens, les trois extases temporelles sont exprimées négativement. Il est clair, cependant, que qualifier le présent de frontière zéro est une figure de style. En réalité, le présent peut très bien être un moment de malheur ou d'erreur de jugement, mais il ne constitue pas une frontière zéro au sens strict du terme. On ne fait pas l'expérience du « zéro » absolu (en tant que frontière pure). Il existe au moins une durée minimale.

Cf. B. Kuznetzov. C. Fawcett/ RS Cohen, éd., *Raison et Être* , Dordrecht, 1986.

Familier : « La vie, c'est trois fois "rien" : le passé n'est plus "rien" ; le futur n'est plus "rien" ; le présent n'est plus "rien". »

b.3.-- Le « rien » heideggérien.

Rue de la bibliothèque : R. Regvald, *Heidegger et le problème du néant* , Dordrecht, 1987.

Le « rien », selon une certaine acception de Heidegger (1889/1976 ; penseur existentialiste proche du nazisme), est appelé « das ganz andere zum Seienden » (l'autre absolu par rapport à l'être). Dans la mesure où l'on peut comprendre Heidegger, avec sa profondeur et son lyrisme, dans ce contexte, cela semble se résumer à ceci : au sein de la réalité (« das Sein »), – en effet, dans l'essence même de cette réalité –, une forme de négation est à l'œuvre d'une manière ou d'une autre, mais une négation active. Le rien, en ce sens, est alors englobé par l'être lui-même.

Peut-être pouvons-nous, gens ordinaires, comprendre cela lorsque nous considérons que — dans la pensée initiale de Heidegger — le «

Dasein » (= être humain) est un « sein zum tode » : un être qui conduit à la mort.

Cela ressemble, à l'instar des interprétations précédentes du « néant », à une pensée fortement frustrante, confrontée au néant relatif sous la forme de la privation, la privation de ce qui devrait être. À cela, Heidegger, qui œuvre à la « Destruktion », au démantèlement, de toute la pensée occidentale (à la suite de Nietzsche), rétorquera que nous ne le comprenons pas correctement et que nous la réinterprétons d'une manière bien trop traditionnelle.

EDM54

Conclusion . – Les penseurs susmentionnés, avec leur « rien », ne fournissent nulle part d'exemples qui dépassent le cadre traditionnel du « rien négatif » et du « rien privatif », même lorsqu'ils résument la somme totale des riens négatifs et privatifs au sein de l'être (la réalité), à l'instar de Heidegger, par le terme « Nichts », rien, comme négation active au sein même de l'essence de tout ce qui est. En tant qu'induction sommative (EDM 39 ; 47), ce n'est pas mal. Mais c'est souvent trop poétique et trop profond.

Note -- 'Différenti(al)isme',

La pensée par différence et par écart, opposée à l'« assimilationisme » (pensée par similarité et cohérence) et aussi à l'« identivisme » (pensée identitaire ; EDM 24 et suiv . ; la pensée identitaire considère simultanément la différence et la similarité ainsi que l'écart et la cohérence).

rue de la bibliothèque : Le P. Laruelle, *Les philosophies de la différence (Introduction critique)*, Paris, 1986, 60ss. (*Le différence de Heidegger par rapport à l'idéalisme*), 121ss. (*Derrida entre Nietzsche et Heidegger*).

Depuis Nietzsche (1844-1900 ; philologue, atteint de troubles mentaux incurables depuis 1889), des penseurs – M. Heidegger, Gilles Deleuze (1925-1995), Jacques Derrida (1930-2004) – ce « grammatologue » (penseur qui met l'accent sur l'écrit) qui insiste partout

sur la « déconstruction », ont invariablement mis l'accent sur ce qui diffère et ce qui sépare. Ce qui est tout aussi unilatéral que de toujours privilégier la similarité et la cohérence. Cela explique peut-être pourquoi Heidegger définit le néant comme « l'autre absolu par rapport à l'être ». Tant qu'il y a différence. Tant qu'il y a un écart. – On peut peut-être parler ici de nihilisme, de cette tendance à privilégier l'insignifiant, le néant, qui est l'être (la réalité).

Rue de la bibliothèque : Le numéro 279 de la revue littéraire (Paris) (1990 : juillet/août), consacré au nihilisme (Tourgeniev, Dostoïevski, -- Schopenhauer, Wagner, Nietzsche, Heidegger, -- de Sade, Flaubert, Jarry, 'Dada', Céline, Dubuffet, Cioran, Jaccard, -- Rorty, -- Vattimo), est dédié à (l'actualité du) nihilisme, qui dévoile « la négation active au sein de la réalité », exercée notamment par les personnes, êtres libres.

Pour Nietzsche, le nihilisme était le mal de la culture européenne : l'individualisme (l'égoïsme), l'athéisme et le pessimisme qui l'accompagne (la mélancolie, la tristesse) en sont les composantes. Une pensée « négative », liée aux désillusions, qui révèle « le néant de la vie ».

EDM55

c.-- Le principe de plaisir et de réalité selon S. Freud (1856/1939).

Nous venons de constater à quel point la réalité – « ce qui est », « l'être » – fonctionne de manière décevante. Comment certains penseurs généralisent leurs observations du « néant » pour aboutir à un pessimisme de la nature et, surtout, de la culture.

Concentrons-nous désormais sur ce que l'on appelle depuis 1955 (début de la postmodernité) « la sexualité ». En cela, Freud, avec sa nouvelle sexologie, peut nous servir de guide.

(A).-- Tout notre appareil psychique (comprendre : notre vie intérieure) - selon la psychanalyse - est régi par une grande prémisse, à savoir le soi-disant « principe de plaisir » : « Se procurer du plaisir - des expériences de plaisir - et éviter les expériences désagréables ».

(*Dina Dreyfus, Freud (Psychanalyse : textes choisis)*, Paris, 1963, p. 172-175 (*Principe de plaisir et principe de réalité*). Le fait visible et tangible pour tous (*phénoménal ; EDM 17*) que notre comportement, du moins en grande partie, manifeste la recherche du plaisir et l'évitement du déplaisir, prouve – selon Freud – qu'il existe une présupposition à l'œuvre qui n'est pas immédiatement donnée, à savoir le principe de plaisir (*rationnel ; EDM 18*). Celui-ci nous gouverne depuis nos niveaux inconscient et subconscient.

Un exemple.

Freud , dans son * *Die Zukunft einer Illusion* *, Londres, 1948, fournit lui-même une explication.

Nous discutons justement de l'hostilité envers la civilisation. Elle est due à la pression qu'elle exerce, aux mortifications qu'elle impose aux instincts.

Dans le cas contraire, toutes les interdictions seraient levées ! Dès lors, on pourrait s'emparer de n'importe quelle femme à son goût ; tuer sans hésitation son rival ou quiconque se dresserait sur son chemin ; dépouiller autrui de tout bien sans son consentement.

Que ce serait « beau » ! Quelle série de satisfactions la vie nous procurerait alors ! (*M. Bonaparte, trad., S. Freud, L'avenir d'une illusion* , Paris, 1976-4, 21).

Note – En grec ancien, « hédoné » signifie « plaisir ». L'hédonisme est une conception de la pensée et de la vie qui place le plaisir au centre. Épicure de Samos (Épicure – 341/279 ; fondateur de l'épicurisme) défendait une approche similaire, selon les critères antiques. Freud semble, consciemment ou inconsciemment, privilégier l'hédonisme dans une large mesure.

EDM56

L'EDM 14 (méthode des préférences) souligne déjà que l'idée selon laquelle l'homme, par un égoïsme ou un autre, est sensible au plaisir, «

ne repose sur aucun fait établi dans notre monde » (Ch. S. Peirce). Dès lors, la « rationalité » d'une telle théorie est douteuse.

En tout cas, cette vision est unilatérale : il existe aussi une nette tendance au sacrifice de soi dans le comportement humain. Mais je ne vais pas plus loin.

Remarque – Il est frappant de constater que Freud, dans sa description lyrique d'un monde sans normes ni sanctions éthiques, adopte un point de vue masculin unilatéral (« machiste », « phallocratie »). Comment, par exemple, les femmes réagiraient-elles dans un monde immoral ? Nombre de femmes contemporaines ont l'impression que Freud « refoule », voire « occulte », la perspective féminine : après tout, combien de fois la femme, ou la mère respectivement, apparaissent-elles dans ses œuvres comme « l'objet » (du désir – le désir masculin, en l'occurrence) ?

(B) — Selon Freud, notre vie intérieure est également régie par ce qu'il appelle le « principe de réalité ». Écoutons le texte.

« Mais, sous la pression du grand éducateur qu'est la nécessité, il ne faut pas longtemps avant que les tendances du moi ne substituent au principe de plaisir une autre chose : la tâche d'éviter ce qui cause du déplaisir s'impose avec autant de force que celle qui favorise le plaisir. Le moi apprend qu'il est nécessaire d'abandonner la gratification immédiate (...), d'apprendre à supporter certaines choses pénibles (...) » (D. Dreyfus, oc., 173).

Un exemple.

Die Zukunft einer Illusion confirme : « Mais la première difficulté (note : sur la voie de l'hédonisme débridé) se révèle – à vrai dire – rapidement : mon prochain a exactement les mêmes désirs que moi, et il ne me traitera donc pas avec plus de respect que je ne lui en témoigne. » (M. Bonaparte, oc, 21).

Note – Selon le raisonnement de Freud, ce ne sont pas les considérations éthiques, mais simplement les faits sociaux qui corrigent

les excès. C'est l'« effet mimétique », mis en avant par R. Girard, qui constitue le contrepoint.

- (i) J'agis de manière égocentrique et guidée par la luxure ;
- (ii) mon voisin voit cette image et il la mime (l'imité) ;
- (iii) résultat : conflit de désirs concurrents et sans limites.

EDM57

Note : C'est l'un des endroits possibles pour mentionner une caractéristique de la découvrabilité de l'« être » (= réalité) : la « résistance » :

A. Destutt de Tracy (1754/1836) et Maine de Biran (1766/1824) soulèvent cet aspect de « l'être ».

W. Dilthey (1833/1911 ; fondateur de la Geisteswissenschaft herméneutique) aborde ce sujet beaucoup plus en détail.

Nicolai Hartmann (1882/1950) soutient que lorsque nous faisons l'expérience d'une résistance — littéralement : que nous entrons en collision avec elle — nous acquérons immédiatement une certitude quant à l'aspect de « l'existence » (EDM 33 : *existence*) de chaque réalité.

Max Scheler (1874/1928 ; axiologue) va même jusqu'à affirmer que la « résistance » est la réalité elle-même.

Remarque : Il est clair que Freud, par sa description du « principe de réalité », conçoit la « résistance » comme le point de conflit entre nos besoins de plaisir (selon son principe d'imitation). Il nomme ce phénomène « nécessité » : en effet, le moi, avec ses désirs, est littéralement « contraint » de renoncer à la satisfaction immédiate de ses besoins et de la reporter à plus tard.

(C).-- La vie de l'âme peut désormais connaître plus d'une issue.

(C).1. S. Freud lui-même en fournit un : « À y regarder de plus près : si les obstacles dus à la civilisation devaient disparaître, alors seul un homme pourrait jouir d'un bonheur illimité, – un tyran, un dictateur, qui a monopolisé tous les moyens de coercition ». (M. Bonaparte, oc, 21).

Remarque : Il s'agit du rêve, du fantasme, dans sa forme réalisée, accomplie et immédiatement couronnée de succès.

(C). 2. A. G. Bataille (*EDM 52*), qui vit cette même vie de désir comme une chose insupportable (comme si elle menait à la mort), semble adhérer au contre-modèle du chef de la horde primitive de Freud : un rêve illusoire (ou du moins en voie d'échec) qui demeure fondamentalement inassouvi. Son raisonnement est le suivant : si le désir débridé s'absolutise (s'y accroche envers et contre tout), alors la déception (ou la frustration) est « absolue » (complète).

Ce qui nous confronte au néant privatif : « Ce n'est rien dans le monde réel ». Selon l'utopie du rêve désiré – qui, selon Platon, apparaît si souvent dans nos rêves nocturnes profonds –, le néant (privatif) est le signe de quelque chose qui devrait être là, mais qui n'est tout simplement pas.

EDM58

9.-- *Étant inviolable (« sacré »).* (58/64)

Ceci touche au principe des modalités dites éthiques (ou morales) (*EDM 43* : obligatoire/non obligatoire/non obligatoire). L'acte d'une personne libre, par exemple, peut être obligatoire, non obligatoire ou non obligatoire.

Depuis une tradition moderne, cela s'exprime en allemand par une paire d'opposés : « Sein/Sollen », que l'on traduit par « être/devoir ». Ce qui est « convenable » est moralement et consciemment justifiable. Ce qui est inconvenant est, en revanche, invalide sur le plan de la conscience et irresponsable. Nous allons maintenant examiner cela d'un point de vue ontologique.

Partons d'une déclaration de Max Scheler, le phénoménologue des valeurs : « Devoir, appliquer, à un devoir est, a toujours été, une adresse qui émane d'un être et qui est adressée à un être qui possède une volonté et des intuitions. » (*A. Brunner, Die Grundfragen der Philosophie* , Fribourg, 1949-1943, p. 78).

Scheler parle comme si le fait d'être interpellé se produit lorsque nous sommes confrontés à « l'être » – à toujours comprendre : « la réalité ». – L'analyse qui suit peut éclairer ce point.

Le respect de la réalité en tant que telle.

Nous avons vu (EDM 33) que l'« être » est à la fois l'être actuel (l'existence) et le mode d'être (l'essence) combinés. – Ce couple « existence (fait) / essence (structure d'un fait) » doit être pris (interprété, compris) tel quel. Du moins au début, c'est-à-dire lorsque la réalité entre dans notre conscience comme un donné (comme réelle) : ensuite, l'être humain libre réagit à cela selon ses présuppositions individuelles, naturellement.

Nous exprimons cela par des phrases qui, comme nous le verrons plus loin, représentent la présupposition indiscutable de la logique traditionnelle et de la logique mathématisée (logistique), à savoir « tout ce qui est, est » et « tout ce qui est ainsi, est ainsi ».

Un positiviste comme Auguste Comte (1798-1857 ; EDM 35) enseignait à chaque science spécialisée le « respect des faits et de leur structure ». Un penseur herméneutique comme Martin Heidegger (1889-1976 ; EDM 15) apprenait au plus grand nombre à « laisser l'être être lui-même ». – Ce fait (EDM 17) est phénoménal.

Mais que révèle l'examen de la prémisse de ce fait évident – fondement de toute rigueur scientifique, par exemple ? Rationnellement (EDM 18), nous découvrons une attitude respectueuse à l'œuvre en nous.

EDM59

Une vénération qui, au plus profond de notre âme, nous éclaire sur la véritable nature de toute réalité. – Voilà pour ce qui nous concerne nous-mêmes.

Mais que révèle d'autre — en raisonnant rationnellement — cette fois du point de vue de l'objet ? Quelque chose comme une inviolabilité opérant au sein du donné, de l'« être », de la réalité elle-même.

Ce qui est « saint » (sacré), pris en soi, est immédiatement inviolable. Ce qui est inviolable est immédiatement « saint ». On ne peut dissocier ces deux termes quant à leur contenu.

Pour reprendre un terme emprunté à certains primitifs rotorien, « tabou ». En bref et en termes courants : la réalité, en tant que fait et en tant que mode d'être, exige un respect substantiel, voire minimal ; elle est, en elle-même, digne de respect.

Le contre-modèle.

Imaginez-vous face à quelqu'un qui nie les vérités les plus évidentes. On dit alors : « Nier la lumière du soleil ». Puisque le soleil est un phénomène phénoménal, offert directement à tous, le nier est un acte immoral.

Freudien : refouler sa nature probante, inconsciemment ou consciemment.

Nos compatriotes flamands disent : « Il/Elle ne veut pas que cela se sache », ce qui révèle un manque de conscience.

Ces gens-là font violence à la réalité ; ils la trahissent. Ils manquent de respect pour la réalité (évidente). Ils ne laissent pas transparaître la grandeur et la beauté des choses réelles.

L'honneur ontologique.

Le respect des faits (Comte), l'acceptation de l'être tel qu'il est (Heidegger) : voilà l'honneur d'une personne pensante « honnête ». L'honnêteté est en partie une priorité dans ce que nous décrivons du point de vue du sujet. Une personne honnête fonde son honneur sur sa capacité à faire face à la réalité, même si elle se révèle « négative » (EDM 57), jusqu'à la frustration radicale de nos sentiments de plaisir.

La personne déçue ne peut l'éviter : elle est confrontée au caractère sacré de l'être. Le contre-modèle le soulignait : quiconque commet un crime par vanité – un faux sens de l'honneur – éprouve, au fond de lui, une forme de culpabilité. Car il a failli. Il n'a pas été à la hauteur. – Un point que *Paul Diel*, dans **Psychologie curative et médecine**, *Neuchel*, 1968, p. 133/151 (« *La vanité* »), a longuement développé.

EDM60

Digression.

La personne « irréelle ». – C'est à cause de Hegel, qui parlait de « wirklich/unwirklich ».

Ainsi, selon son interprétation dialectique, la monarchie française était devenue « irréelle » et donc « injustifiable » à la fin du XVIIIe siècle. Ce que la Révolution française a « justifié ». – De même, on dit d'un directeur d'école, lorsqu'il ou elle ne peut plus assumer ses fonctions, par exemple en raison de signes prématurés de vieillissement, qu'il ou elle est devenu(e) « irréel(le) » et que le maintien en poste n'est plus « vernünftig » (raisonnablement justifiable) – comme dirait Hegel.

Si l'on examine cela plus en détail, on constate que l'opposition « apparence/réalité » est pertinente. Une réalité apparente ou illusoire n'est plus la réalité avec laquelle on peut la confondre. Mais, en tant que signe de celle-ci, elle la désigne de telle sorte que, si l'on n'y prête pas une attention particulière, on confond apparence et réalité.

Vanité.

P. Diel, dans l'ouvrage susmentionné, p. 133 et suivantes, examine de plus près ce que l'on appelle communément la « vanité ». Contrairement à Freud, par exemple, il y voit le véritable cœur des troubles psychologiques. Mais ces troubles ont une portée ontologique. Examinons-la.

un. Vanité objective et subjective .

(1) .-- Vanité objective.

Dans la lignée de Hegel, nous venons de voir deux exemples de vanité objective. Une chose – une institution, une personne – est « vaine » dans la mesure où elle est insignifiante, voire inexistante, malgré les apparences contraires. Elle est « rien » (*EDM 50 : nihil negativum ou, surtout, privativum*), bien qu'elle ait l'apparence de « quelque chose ». – Contrecarrer quelque chose, c'est le rendre irréel. Le réduire à néant.

(2) Vanité subjective.

La vanité, la satisfaction personnelle, le « narcissisme », l'arrogance, l'orgueil, etc. – selon le psychologue Diel – sont les phénomènes observables (*EDM 17*) de ce qui doit rationnellement (*EDM 18*) être posé comme condition de leur possibilité, à savoir le fait que quelqu'un est vaniteux.

Dans ce cas, la personne s'identifie à une apparence qui ne correspond pas à sa réalité subjective et individuelle, et pourtant elle choisit de l'ignorer. Elle tire une forme de « fierté » à paraître être ce qu'elle n'est pas, ce qui revient à se forger un faux honneur.

Qu'est-ce qui amène Diel à conclure que l'introspection ou l'auto-observation

EDM61

— une perception réflexive ou en boucle — c'est précisément là que réside son grand danger. On détourne le regard de sa propre réalité, par vain sens de l'honneur, pour s'attarder sur une vision futile de soi-même. En termes platoniciens : « para.frosune », pensée illusoire qui conçoit au-delà de la réalité, en raison d'un refoulement inconscient et/ou d'une suppression consciente de celle-ci.

b.-- Névrose et cynisme.

Toujours selon Diel, oc, 163/166 (*la nervosité*), 162/163 (*la banalisation*) — nous interprétons cela au sens platonicien. Platon, dans plusieurs dialogues, divise le comportement humain réel en trois types.

(i) le gros monstre.

La paresse (sous forme de somnolence et de fainéantise), l'appétit pour la boisson, le sexe et la soif d'enrichissement constituent ensemble « le grand monstre » du comportement humain.

(ii) le lion plus petit.

Le lion est perçu comme un animal fier et attaché à l'honneur. Le petit lion qui sommeille en nous représente notre ambition.

(iii) le petit homme.

Tel est notre comportement dans la mesure où il découle d'un sens de la réalité, appelé « nous », intellectus, esprit (= compréhension, raison, -- volonté et esprit).

b.1.-- Le névrosé/névrosé.

En français, on peut dire « le nerveux » ou « la nerveuse ». En effet : le comportement du névrosé révèle une nervosité intense et insatiable de toutes sortes, que la personne normale ne possède pas. Selon l'analyse dielienne, il ou elle semble avoir tellement honte (être sensible à l'honneur) de ce grand monstre en particulier que toute sa vie intérieure s'en trouve corrompue : on n'ose tout simplement pas s'affirmer comme un « grand monstre ». Mais au fond, on sait très bien qu'on est un « grand monstre » (voire un grand lion). Voilà à quel point on est vaniteux.

Une conséquence : dès le départ, le névrosé a honte devant ses semblables, qui perçoivent immédiatement sa supercherie. « Que vont-ils penser de moi ? » Le regard des autres – le respect humain – influence en partie son comportement.

b 2 -- Le cynique.

Selon Diel, la personne sans honte souffre du même mal, mais différemment. La paresse, la faim, le désir sexuel, la soif d'enrichissement et la vanité (un sens exacerbé de l'honneur) – autant de choses que nous revivons sans vergogne, selon Platon, dans nos rêves les plus profonds – sont clairement érigées en but ultime de la vie. Le cynisme, quant à lui, perçoit cette personne comme un « monstre » et, surtout, comme un « petit lion ».

Contre toute notion de réalité (« esprit »). Plus strictement : à la fois le grand monstre et, surtout, le petit lion.

(i) affirmer leur identité (ce qu'ils sont),

(ii) continuez ainsi

(iii) contre tout obstacle. « Qu'ils pensent ce qu'ils veulent de moi ».

« Le comportement cynique, selon Diel, consiste à tromper son prochain, tout en contournant, par sa ruse, les sanctions découlant, par exemple, d'une certaine opinion publique. (...) Réussir aux yeux du monde extérieur est le seul but de la vie (...) » (Oc, 163). La ruse, certes, mais, toujours selon Diel, la violence aussi sont des « moyens » justifiés par cette fin absolutisée.

Au plus profond de l'âme du cynique, toute perspective humaine est absente. Pourtant, le cynique agit comme s'il agissait d'un point de vue humain.

À titre de comparaison : si la névrose est le signe d'un sens de l'honneur exacerbé, le cynisme est le signe d'un mépris des valeurs éthiques. Cependant, le cynique est très soucieux de s'affirmer : il est sûr de lui, désireux de se faire respecter et d'imposer sa volonté. Après tout, il est vaniteux.

b.3.-- Dandysme.

Le dandy, phénomène culturel apparu au XIXe siècle, est un mélange de névrose (la honte) et de cynisme (l'affranchissement de la honte). Par ses vêtements et ses manières aristocratiques, il dissimule sa honte ; en allant jusqu'à l'absence de scrupules, il s'affirme. Une telle chose est doublement « irréaliste » :

a. derrière l'apparence aristocratique se cache une âme très peu aristocratique (rien) ;

b. Derrière ce comportement effronté se cache le néant de la conscience. Le respect de la réalité telle qu'elle est a disparu.

Vrai/faux.

Rue de la bibliothèque : A. Brunner, SJ, *Die Grundfragen der Philosophie*, Freiburg, 1949-3, 271.-- L'auteur tente de clarifier de manière simple ce qu'est le « droit ».

Note -- La modernité et, au moins autant, la postmodernité (EDM 39 et suiv.) dépendent des « droits » suivants.

je. « Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (27.08.1789 ; les révolutionnaires français).

ii. « Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne (1791 ; Olympe de Gouges).

iii. Déclaration internationale des droits de l'homme (10.12.1948 ; ONU). iv. Déclaration des droits de l'enfant (20.11.1959 ; ONU).

EDM63

Selon Brunner, le fondement réside dans la nature intrinsèque de l'homme, être libre lié au caractère sacré de l'être. L'homme doit réaliser l'ordre moral. Cependant, il est dépendant de son environnement.

Résultat:

a. L'homme est obligé d'agir consciencieusement,

b. mais au sein de certaines sociétés (caractère social)...

Brunner : chacun doit avoir à sa disposition les moyens d'atteindre ce noble idéal moral. Son destin d'être éthique lui confère le droit de disposer effectivement des moyens nécessaires et utiles. Ce qui constitue son « droit » à cet égard – cette prétention – devient un « devoir » envers autrui. Tout être humain est, en principe, tenu de ne pas faire obstacle à cet égard.

Conclusion. – Chaque être humain possède des droits bien définis, inviolables et « sacrés », qui légitiment sa revendication de ce qui est nécessaire ou utile.

Note-- Théorie éthique/juridique.

Certains penseurs donnent l'impression qu'agir en conscience n'est qu'une question d'autorisation sociale : ils intègrent la théorie morale (éthique, philosophie morale) à la théorie juridique (comme si la

communauté était le fondement de la morale). Or, la « loi » n'est qu'une forme de « conscience ». Par conséquent, la véritable loi est justifiée par la conscience et applicable par la conscience.

Modèle applicable

Ce qui vient d'être dit semble « théorique ». Prenons l'exemple d'un enseignant. Cet enseignant a l'obligation de former ses élèves ; « si c'est un devoir, alors c'est un droit envers autrui ». Dans la mesure où un enseignant a le devoir d'exercer sa mission au sein de la société, il a droit à tous les moyens (ou plutôt, à tous les aspects) nécessaires à cette fin. Comme, par exemple, le soutien élémentaire des parents. Considérons la position d'autorité de l'enseignant, essentielle vis-à-vis des élèves, qui sont loin de simplement manifester le désir d'être formés.

Incidemment : dans l'âme de l'enfant, la sensation de plaisir l'emporte sans cesse sur le « Realitätsprinzip » (EDM 56 ; Freud).

Contre-modèle . -- Misarchie (Nietzsche).

« Misarchie » (miseo, je méprise ; archia, autorité) est le mépris de l'autorité. Un phénomène qui n'est pas si rare à notre époque de contestation ; au contraire, de nombreux enseignants en souffrent profondément.

EDM64

Plus encore : aux yeux de :

(i) les personnes aveuglées, qui ne comprennent pas la nécessité d'une atmosphère d'autorité en classe, et

(ii) Pour les contemporains anarchistes (qui adhèrent à une idéologie), l'enseignant semble être le seul « être humain » dépourvu de droits, mais uniquement investi de devoirs. Ils sapent l'atmosphère, que ce soit de manière subversive ou non. Ce faisant, ils privent naturellement l'enseignant de ses droits, sans se rendre compte qu'ils privent également les élèves de leurs droits, lesquels ont eux aussi droit à l'éducation. En effet, en tant que futurs adultes au sein d'une société évoluée, ils ont des devoirs présents et futurs.

Conclusion. – Le caractère sacré de l'être, de la réalité, n'est pas une simple question théorique. À chaque instant de notre vie, nous vivons dans la réalité, et non dans l'illusion ou le néant.

Désacralisation (profanation).

Le cynisme inhérent, par exemple, à la protosophie antique (mouvement culturel nihiliste du monde grec) et au rationalisme éclairé moderne (*raison cynique*), a contribué à l'érosion de la conscience du caractère inviolable, voire « sacré », de tout ce qui existe, tant dans son existence (factualité) que dans son essence (mode d'être). Dans ce contexte, une ontologie saine s'avère indispensable ; une ontologie qui, malgré l'atmosphère dominante, ose encore aborder la question de l'inviolabilité inhérente à tout ce qui existe.

Remarque : De nombreux penseurs modernes confondent « sécularisation » et profanation.

Au sens strict, la « sécularisation » désigne le transfert aux laïcs de ce qui était auparavant la propriété ou le privilège d'un membre du clergé ou d'un autre – pensons aux rabbins et scribes juifs, au clergé chrétien (qui a accumulé droit sur droit, privilège sur privilège au cours du Moyen Âge), aux ayatollahs islamiques (avec leur immense position spirituelle). Ce qui équivaut à une laïcisation.

La sécularisation est donc avant tout un événement social. – Nous ne parlons cependant pas ici de resocialisation, mais du caractère sacré de la réalité en tant que telle.

Si jamais la sécularisation a été « légitime », c'est parce qu'un membre du clergé a commis une injustice et a porté atteinte aux droits inviolables des autres membres de la société qu'il dirigeait.

EDM65

10.-- Les jugements ontologiques sont des jugements transcendants. (65/ 71)

Nous sommes en train de « fonder » la théorie de la pensée et la théorie de la méthode, comme déjà indiqué, EDM 28 .

Le second point à cet égard concerne la théorie du jugement. Après la théorie relative aux concepts, la logique classique développe une théorie relative au jugement (énoncé, proposition, phrase).

1.--- Théorie générale du jugement.

Ch. Lahr, dans **Logique** , p. 501, affirme : « Le jugement consiste à affirmer quelque chose à propos de quelque chose – “kategorien ti tinos” (en termes aristotéliens) – Lorsque nous disons “C’est un été chaud”, nous découvrons, selon Lahr, deux ou plusieurs concepts – ici : “été” et “chaud” – et un énoncé les concernant. Ce dont on affirme quelque chose est le sujet, et ce que l’on affirme à son sujet est le prédicat. – Ainsi va toujours Lahr. »

Dans la phrase indiquée, « Il » est le sujet provisoire, anticipant « l’été ».

Platon . -- Bibl. st :

-- A. Gödeckemeyer, *Platon* , Munich, 1922, 127f.;

-- JB Rieffert, *Logik (Eine Kritik an der Geschichte ihrer Idee)*, dans : M. Dessoir, Hrsg., *Lehrbuch der Philosophie* , II (*Die Philosophie in ihren Einzelgebieten*), Berlin, 1925, 27.

Platon était déjà parvenu à la conclusion que toute pensée procède de telle sorte que :

(i) d'un sujet - 'onoma' (littéralement ; nom), nom

(ii) un dicton est affirmé, où le dicton 'rhèma' est appelé verbum.

(1) Si le prédicat correspond au sujet, alors il s'agit d'une phrase affirmative ;

(2) Si cela ne convient pas, alors il s'agit d'une phrase négative.

Toute pensée complète consiste donc à juger.

Note -- O. Willmann, *Abriss* , 52 et suiv. (*Die einfachen Denkformen : Begriff, und Urteil*), 72 et suiv. (Urteilklassen), 80 et suiv. (*Das Urteil als Form des diskursiven Denkens*), montre clairement par tout cela que

Platon, lorsqu'il affirme que toute pensée est jugement, fait référence à une pensée purement discursive, dans laquelle est présupposée une pensée intuitive.

Notre pensée est intuitive (ou « perceptive » au sens intellectuel du terme) lorsqu'elle appréhende des concepts. Elle est discursive lorsqu'elle articule ces concepts entre eux, dans un « discursus », littéralement « exposé ». C'est pourquoi, en logique traditionnelle, les concepts, en tant qu'intuitions, interviennent en premier.

EDM66

La proposition.

De même que les concepts s'expriment par des termes, le jugement et la « phrase » (énoncé, « proposition ») le sont également : la phrase de jugement (traduction correcte de « proposition ») est la verbalisation d'un jugement. Le jugement verbalisé se compose d'au moins deux « termes » (EDM 29) et d'un énoncé (« assertion ») concernant leur relation.

Caractère identitaire.

Cf. EDM 24v ., où un certain nombre d'exemples peuvent déjà être trouvés à la page 25. Un jugement exprime soit une identité totale ou tautologique, soit une identité partielle ou analogique.

un.-- Identité totale .

Considérons la relation « a est a » (en termes logistiques : « si a, alors a »). Le premier « a » est le sujet (l'élément initial) ; le second « a » est le prédicat (le modèle). La relation est ici réflexive (en forme de boucle) : a est comparé à lui-même, ce qui impose la conclusion – le jugement – que « a est a ».

Remarque : Une définition de l'essence ressemble à ceci : « L'homme est un être vivant doté d'esprit » définit (décrit l'essence de) l'homme. Notez la réversibilité : « Un être vivant doté d'esprit est un homme ».

b.-- Identité partielle .

Considérons maintenant un jugement analogique : « Jan rentre à la maison en ce moment ». Le sujet est « Jan » (original) ; le prédicat « rentre à la maison en ce moment » (modèle). Nous recevons une représentation (ou information) de l'inconnu « Jan » grâce au connu « rentre à la maison en ce moment ».

Ici, il n'est pas question de réversibilité comme dans les jugements tautologiques ou par définition. Il ne faut donc pas dire : « Celui qui vient de rentrer est Jan », car il existe de nombreuses personnes qui, à un moment donné, « viennent de rentrer » ! – Ceci concerne bien sûr les jugements affirmatifs.

Note : Comme l'indique O. Willmann, *Abriss der Phil.*, Vienne, 1959-5, 59 : les Grecs anciens faisaient la distinction entre « logos apophantikos », assertion (au sens d'une assertion déclarative et descriptive), et « logos sèmantikos » : plus qu'un sens déclaratif.

Une prière, un ordre, un souhait, etc. sont des énoncés « sémantiques » (au sens grec ancien, bien entendu).

Le jugement est une interprétation.

P. Ricœur, *Le conflit des interprétations (Essais herméneutiques)*, Paris, 1969, 8, souligne qu'Aristote considère le jugement comme une « hermeneia », performatio, interprétation (sens). « Dans la mesure même ou (le jugement) dit quelque chose de quelque chose » (dans la mesure où le jugement affirme quelque chose sur quelque chose). Le titre de la doctrine du jugement : 'peri hermeneias', à propos de l'interprétation).-
- Quelle est la prémisse de cela ?

EDM67

La nature théorique du jugement.

La tâche consiste à identifier un élément donné, à déterminer son identité (totale ou partielle). L'élément identifié est l'inconnu ou l'original. Il constitue le sujet du jugement.

Pour l'identifier, on utilise des données (informations) ou des modèles connus. Ceux-ci fonctionnent comme des prédicats dans une phrase.

Modèle appliqué . – « Cette montagne, là-bas, dans les Alpes, mesure plus de quatre mille mètres de haut. » L'inconnu, lorsqu'on veut fournir une information, est « cette montagne, là-bas, dans les Alpes ». Le modèle, le connu, est l'unité de mesure – ici le mètre. Pour préciser cette montagne, son identité, je dis alors « mesure plus de quatre mille mètres de haut ». Autrement dit : je parle du sujet en fonction du prédicat. Mais une telle démarche consiste à désigner, à interpréter. Aristote l'avait bien compris.

Le caractère comparatif du jugement.

Le caractère interprétatif du jugement devient encore plus évident lorsqu'on constate que le juge recourt à la méthode comparative, consciemment (généralement) ou inconsciemment. Cf. *Ch. Lahr, Logique* , p. 226 (*Le jugement et la comparaison*).

(1).-- Tous les penseurs ...

Il faut admettre qu'une partie des jugements, notamment les plus réfléchis, repose sur la comparaison. Plus précisément : l'original est comparé au modèle et l'on conclut à une identité (affirmation) ou à une non-identité (négative).

(2).-- Tous les penseurs ne ...

confirmer que même les jugements mal réfléchis (spontanés), de manière tacite, privilégient la comparaison.

a. Thomas Reid (1710/1796 ; figure de proue de la philosophie anti-rationaliste du sens commun), Victor Cousin (1792/1867 ; penseur éclectique), entre autres, affirment que les jugements mal réfléchis ne rendent possible une comparaison des concepts qu'a posteriori.

Des expressions comme « J'existe », « Je souffre », « Il fait froid », « La neige est blanche » surgissent avant même que la personne qui les pense ou les prononce n'en ait conscience. On pourrait raisonner ainsi : « Je,

comparé à “existence”, implique que j’existe. » Ou encore : « Le temps, comparé à “froid”, implique qu’il fait froid. »

Ici, la comparaison par raisonnement explicite est assimilée à toute comparaison, y compris la comparaison non explicite et intuitive sans raisonnement discursif.

EDM98

b.-- Aristote et toute une série de penseurs antiques,

-- Antoine Arnauld (le Grand; 1612/1694) et Pierre Nicole (1625/1695), auteurs de *Logique ou Art de Penser* (1562; ouvrage dans l'esprit de R. Descartes),

-- John Locke (1632/1704 ; fondateur des Lumières anglaises (cf. EDM 40 , 41)),

-- Paul Janet (1823/1899 ; philosophe spiritualiste,

Ils affirment tous que même les jugements mal réfléchis sont comparativement fondés. Locke dit : « Un jugement est la sensation d'une relation, qu'il s'agisse d'adéquation ou d'inadéquation. »

Remarque : -- Jugements affirmatifs ou négatifs - de deux « idées » (contenus de la conscience) qui ont déjà été perçues et comparées l'une à l'autre ».

Remarque : -- Tout repose sur la distinction, sans séparation, entre comparaison intuitive et comparaison discursive, entre « compréhension » et « raison ».

Quantité (étendue) des jugements.

Relisons maintenant EDM 30 (*étendue du concept*). -- Le point de départ est le sujet.

a. Il est, par exemple, transcendantal. – « L'être est à la fois existence et essence » (EDM 31 : *les transcendants comme sujet*) d'une phrase; 33v).

b. Le sujet peut être catégorique.

i. « Un seul oiseau a été observé » (singulier, individuel, unique).

ii. Certains oiseaux présentent une période de migration » (privé).

iii. « Tous les oiseaux ont des ailes par définition » (universel, général).

Qualité (contenu) des jugements .

Comme mentionné précédemment, il existe des jugements affirmatifs ou négatifs concernant l'identité totale ou partielle.

Modèle applicable. -- JH Walgrave, *Le christianisme est-il un humanisme ?* Dans : *Cultuurleven* 1974 : 2 (février), 147/156.

Selon l'auteur de la question, il existe, logiquement parlant, trois réponses possibles à cette question.

(1) Le christianisme est un humanisme. -- Que signifie : « Tout le christianisme est... » ? Affirmatif et universel.

(2) Le christianisme n'est pas un humanisme. Niant et universel.

(3) Le christianisme est, dans un certain sens, un humanisme, dans un autre sens, non. En partie négatif, en partie affirmatif et universel.

Selon la terminologie de Walgrave : un « dicton » (= jugement) peut :

1. Affirmative (confirmant),

2. Négatif (dénî) ou

3. Être restrictif (sous réserve de réserves).

Remarque : Veuillez noter que le sujet et le prédicat peuvent donner lieu à plusieurs interprétations. Ainsi, l'interprétation laïque ou désacralisante du christianisme donnera une réponse affirmative, tandis que l'interprétation sacraliste tendra vers la négation.

EDM 69

II.--- Théorie ontologique du jugement.

Nous « établissons » la logique et ses applications. En cela, ce que l'on appelle les lois de l'être ou de la réalité jouent le rôle de présuppositions de nature englobante ou transcendante.

Parménide (EDM 8, 11, 28), l'Éléate, mentionne déjà la seconde loi ontologique du dilemme (carrefour logique) dans son *Poème didactique* (8/16) : « C'est ou ce n'est pas » (comprise ici : il n'y a pas de troisième possibilité). Ce principe fut interprété plus tard comme le principe de contradiction.

Parménide a très tôt compris que la réalité est régie par des axiomes (présuppositions) légitimes qui sont si universels, si généralement valides, que tous les énoncés les présupposent.

II. 1.-- La loi sur l'identité.

« L'identité personnelle » désigne l'identité (pensez à la « carte d'identité personnelle »), où « l'identité personnelle » signifie que quelque chose coïncide avec lui-même, dans son intégralité.

UN.-- Le contenu.

Même les logiciens et les logisticiens, qui nient toute primauté de l'ontologie (mal interprétée), acceptent néanmoins son principe traditionnel : « L'être est l'être ». Ou encore : « Ce qui est, est ».

Cf. EDM 58. – Platon , dans son dialogue *Sophistes* 254d, met dans la bouche de l'étranger « Auto d' heautoi tauton », ce qui signifie quelque chose comme « tout est, dans la mesure où on le compare à lui-même, le même (identique) ».

Plus récemment, avec G. Jacobi, on peut affirmer : « Toute réalité (l'« être ») est totalement identique à elle-même, c'est-à-dire qu'elle coïncide parfaitement avec elle-même. » Ce que désigne la forme essentielle (EDM 31), c'est-à-dire ce qui permet à une chose de se distinguer (de la discriminer) des autres, tout en restant indiscernable d'elle-même. Une chose est, après tout, elle-même et non autre chose.

Remarque : Exprimé sous forme de tautologie, cela donne « A est A ». Mathématiquement, cela signifie « A est équivalent à (= égal à) A ».

Contre-modèle : imaginons que – par absurdité (dans une hypothèse absurde) – « A » puisse, d'une manière ou d'une autre, être non-A ; alors le logicien, le logisticien ou le mathématicien ne peuvent plus formuler un seul concept, ni prononcer un seul jugement ! Après tout, on aurait créé un état où toute chose peut être autre chose que soi-même à chaque instant. Rien ne possède plus d'identité pure. – Ce qui est absurde, absurde.

B.-- L'étendue.

Le sujet de la loi d'identité est « l'être, ce qui est ». Or, il est transcendantal (englobant tout). Tout sujet catégorique, quel qu'il soit, en est une application. Si je dis : « Un fait est un fait » (dans l'esprit d'Alexandre Comte, par exemple), cette affirmation est précisément une application.

II. 2.-- La loi de l'absurde ou de la contradiction.

Nous venons de rencontrer le principe de cohérence (EDM 69) chez Parménide : « Ce qui est ne peut pas (l'impossibilité comme modalité) ne pas être en même temps (et du même point de vue) ». Ou encore : « On ne peut affirmer simultanément l'être et le non-être. »

Remarque : Pour bien comprendre cette affirmation de base, il convient d'examiner brièvement sa négation.

D. Mercier, Logique, Louvain/Paris, 1922-7, 107s., résume ceci ainsi.

un. Dénégatif.

Cf. EDM 50 (*néant négatif*). -- Trois types.

i. Négation contradictoire :

« Blanc/non-blanc », « légal/illégal », par exemple. – Leur forme absolue : « être/non-être ». À l'opposé du réel se trouve l'irréel radical, le « rien » absolu. – C'est cette forme de négation qui est à l'œuvre dans le principe de contradiction.

ii. Négation contraire :

« blanc/non-blanc » : mais maintenant comme les extrêmes d'une série de couleurs, classées selon la complémentation (dichotomie) « blanc/rouge » (« Le blanc n'est pas rouge », par exemple).

iii . Négation corrélatrice :

« mère/fille » (« La mère n'est pas la fille », bien que sans mère, il n'y ait pas de fille).

b. Refus privé.

Cf. EDM 50 (*nihil privativum*).-- « Cette dame ne voit pas » (normalement elle voit, mais elle est « privée » de quelque chose qu'elle devrait avoir).

Ceci conclut une brève typologie des négatifs.

Le principe de contradiction est le dilemme primordial : tous les dilemmes ne sont qu'une application de ce principe englobant. Raison : l'être est absolu ; en dehors de lui, il n'y a absolument rien.

Note – Attention aux figures de style. – « Ce mur est blanc et pas blanc » signifie concrètement que, des années après avoir été blanchi à la chaux, sa blancheur d'origine est devenue « douteuse » et qu'il est donc « blanc » à un degré imparfait. Rien de plus. De telles affirmations correspondent parfaitement au principe de contradiction. Elles constituent une « statistique », plus précisément une statistique restrictive (EDM 68).

EDM 71

II.3.-- La loi relative aux tiers exclus.

Cette loi est, en substance, un raffinement de la seconde loi : « Soit quelque chose est, soit ce n'est pas ». En latin, « aut » (et non « vel ») : « Est, aut non est » (C'est ou ce n'est pas, sous-entendu : il n'y a pas de troisième possibilité). Le sujet « étant », l'original, est séparé de son contre-modèle par une disjonction absolue (séparation, intervalle). Et ce, de telle sorte qu'aucun modèle alternatif n'est possible. En termes courants : c'est quelque chose ou ce n'est rien, mais alors compris comme « rien absolu ».

La loi de l'être et le sacré.

Relisez EDM 58 (être comme sacré). -- Avec cela, nous sommes confrontés à la prémisse d'une éthique logique (moralité).

un. Le modèle.

La réalité en tant que telle, manifeste « là », nous parle comme une autorité suprême. Ce faisant, elle s'adresse à notre conscience. Elle exige le respect de ce qui est réel et, simultanément, notre honnêteté : « Sois si honnête envers ce qui est donné et envers toi-même, en tant qu'être consciencieux, que tu reconnais «ce qui est, est», “ce qui est ainsi, est ainsi”, “ce qui n'est pas ainsi, n'est pas ainsi”. » Etc.

Ce qui est est inviolable, c'est un fait acquis : on peut le nier ou le réfuter (par manque de respect et d'honnêteté), mais il ne faut ni le nier, ni le violer, ni le profaner. Nous sommes face à un tabou fondamental.

Note-- *Le chapitre 11 de l'EDM (théologie) nous enseigne que, depuis Parménide, tout ce qui est est d'origine divine. Aristote le reconnaît également : pour lui, l'ontologie (la philosophie première) est « theologikè », une science théologique.*

Dans les phénomènes (*EDM 17*), c'est-à-dire dans les choses immédiatement données, se dégage une gravité absolue, qu'on ne prend jamais à la légère. Or, il s'agit là d'une dimension transempirique (*EDM 17*).

Dans son traitement rationnel (*EDM 18*), il se produit quelque chose de transrationnel (*EDM 18*). Notre pensée est contrôlée, si elle est consciencieuse et non « irréelle » (*EDM 60*), c'est-à-dire aliénée de la réalité, par « paraphrosune », le refoulement et la suppression, par quelque chose qui va au-delà de notre pensée (« transcende » : « surpasse », comme on dit aussi).

b. Le contre-modèle.

Ne pas avoir voulu « savoir » cela. – Voir *EDM 54* : nihilisme. Voir aussi *EDM 60* : *vanité* . – Nous constatons que tous les êtres humains ne respectent pas les lois de l'existence.